This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

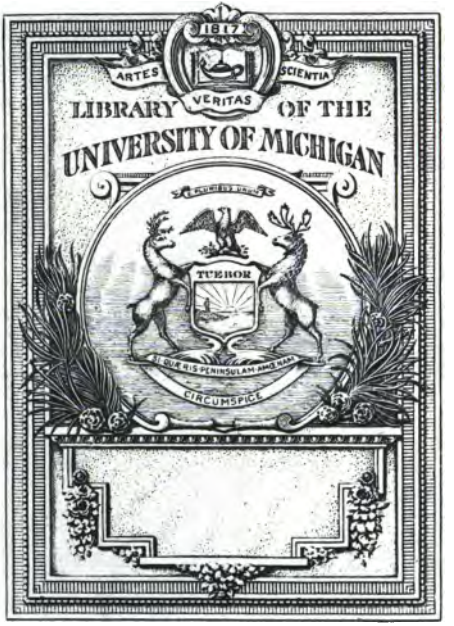
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

EPITRES DIVERSES

SUR

DES SUJETS DIFFERENS.

TOME TROISIEME.

REVERIES POETIQUES SUR DES SUJETS DIFFERENS.

J'occupe mon esprit d'utiles rêveries.
BOILEAU DESPREAUX.
Epitre VI. vs. 26.

PAR

L'AUTEUR DES EPITRES DIVERSES.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION,
MDCCLV.

SAE
BJ12
1750
V.3

69818-020

REVERIE
PRELIMINAIRE
EN
PROSE.

REver, c'eſt un de ces plaiſirs de l'Eſprit, qui pourroit bien être un devoir. Quoi qu'il en ſoit, à l'exemple du célèbre *Deſpréaux*, j'occupe ſouvent mon eſprit, à ce que je m'imagine au-moins, de *Rêveries* aſſez *utiles*. Je les couche quelquefois ſur le papier; & lorſque certain caprice les

pourvoit de rimes, bonnes ou mauvaiſes; j'appelle ces rapſodies des *Réveries Poétiques*. Ce n'eſt pas tout; quelquefois auſſi je les adreſſe à des Amis ou à des Amies. Par ce moyen je jouis dans la ſolitude d'une eſpèce de converſation. Je me flatte de pouvoir juſtifier cette façon de s'occuper en des momens perdus. On doit vouer ces heureux momens à la néceſſité de délaſſer & d'égayer même l'eſprit, cette machine ſi délicate, qui s'uſe bientôt dans le travail ſérieux & ſans relâche.

L'Eſprit doit aimer la débauche,
Sur le ſentier de la Vertu.

Voyons, ſi je trouverai le moyen de juſtifier le motif qui me fait conſentir à l'impreſſion de ces bagatelles. Je n'ai jamais fait à ces babio-

les

les l'honneur de les assembler en corps. Fruits de l'ennui ou de l'insomnie, ils ont été abandonnés dès leur obscure naissance. Des Amis ont cru qu'ils méritoient d'être recueillis. Ils m'ont fait cet honneur, mais ils m'ont fait encore celui d'en donner des copies. J'ai eu ensuite le déplaisir de rencontrer ces breloques, si estropiées par ignorance, ou si falsifiées par un goût singulier, que j'ai eu bien de la peine à les reconnoître.

On se consoleroit aisément d'une disgrace si légère, si elle n'étoit point suivie d'inconvéniens plus odieux. Aujourd'hui des *Flamands*, des *Hollandois*, des *Allemands* & des *Italiens* mêmes, se plaisent à composer de petites Poésies *Françoises*; parce qu'il n'y a rien de plus

facile, que de faire de méchans vers *François*. Sait-on *jouer au Corbillon?* on voudroit déjà joûter contre *Voltaire*. On donne des piéces au Public. Le Public les ſiffle, les Auteurs ſe tiennent cachés. Sur quoi de beaux Génies manqués, grands Phyſionomiſtes en Littérature, devinent ſur le champ quel eſt le Père de chaque avorton qu'on leur préſente. Ils n'ont que ce ſecret, pour s'ériger en juges de ſtile; & plutôt que de ne pas prononcer, ils hazardent les jugemens les plus téméraires. Faute de goût & de connoiſſance, on reçoit de mauvais préſens de la libéralité de ces habiles Connoiſſeurs. C'eſt de quoi on ſe conſoleroit encore, s'ils n'induiſoient point par-là de bons Eſprits à faire de faux jugemens, qui tombent

bent enſuite ſur les mœurs mêmes. C'eſt au moins de cette façon qu'on a prévenu contre moi un Bel-Eſprit en *Suiſſe*. Sur la foi de je ne ſai qu'elle Pièce qu'on m'attribuoit, ce Gentilhomme ne conçut pas une fort haute idée de mon indifférence pour les Biens temporels de ce Monde. Se reſſouvenant, que dans une Epitre, j'avois fait l'éloge de ces Iles qui comblent tous les talens de gloire & de guinées, il crut y découvrir en moi une avidité de guinées, nullement conforme à ma morale. Il réſolut de m'en punir dans un beau Poème, imprimé à *Zurich* en 1748, dans le *Panégyrique de Meſſieurs de Haren* Gentilshommes *Friſons*. Quelque maltraité que je ſois dans ce Poème non rimé, je prie l'Auteur, Mr.

D.F.D.F. d'être persuadé que j'honore son mérite, sans me ressentir de son erreur. Il a trop bien loué Mrs. *de Haren*, si dignes d'éloges, pour que je ne lise point avec plaisir même le passage anglais qui me concerne. Les injustices de cette nature ne m'affligent point, mais elles m'engagent à souffrir l'impression de ce Recueil. Ce Recueil n'aura jamais l'honneur de contenter le goût délicat. Peut-être amusera-t-il les Esprits que j'ai voulu amuser, en m'amusant moi-même. Si je me trompe sur cet article, s'il faut que j'aye le malheur d'ennuyer, au moins le Volume n'effrayera personne. Les Pièces qu'il contient, sont d'une brièveté admirable, en cas d'ennui; & c'est par cet endroit que je mérite des louanges. Cer-

tains

tains Esprits sérieux en revanche trouveront mauvais, de ce que j'ai fait prendre à ma Muse un ton quelquefois trop haut pour elle.

Il ne faut plus badiner, diront-ils, *quand il est tems d'être sage.* Je dois répondre d'avance, que quand on est sage en effet, il est permis de badiner en sage. En Poésie surtout on a le privilège heureux de n'avoir que l'âge qu'on juge à propos de prendre. Je serois bien fâché d'abuser jamais d'un si beau privilège, mais je prétends bien en jouir à l'exemple du Marquis de *Saint-Aulaire.* Ce Seigneur soupa (*notez*) à l'âge de quatre-vingts-quinze ans avec Madame la Duchesse DU MAINE. Elle l'appelloit son *Apollon*, & lui demandant un secret; il lui répondit avec

avec chaleur, je voulois dire avec vivacité :

La Divinité, qui s'amuſe
A me demander mon ſecret,
Si j'étois Apollon, ne ſeroit pas ma Muſe,
Elle ſeroit Thétis, & le jour finiroit. (*)

Pourroit-on, ſans ſe rendre ridicule, cenſurer la ſaillie innocente de cet aimable Vieillard, uniquement parce qu'il avoit presque un ſiècle ſur le dos? La penſée du Marquis eſt bonne; cependant elle gagne prodigieuſement, dès-qu'on conſidère qu'elle partoit d'une tête chargée du poids de quatre-vingt-quin-

(*) *Voyez* VOLTAIRE *Siècle de* LOUIS XIV. T. II. pag. 462.

quinze longues années. *Le ton*, qu'on appelle *le ton de la bonne compagnie*, ne ſera jamais trop haut pour la bonne compagnie. Le fameux Cardinal *de Fleury* même, malgré ſa vieilleſſe & toutes ſes Dignités, a ſu le conſerver juſqu'aux derniers tems de ſa vie. Il faut encore conſidérer en quelle Langue nous écrivons. Il ne ſuffit pas d'écrire correctement, & de connoître le génie de cette Langue: il faut tâcher d'appartenir encore à la Nation dont on prend le langage, par la façon de penſer. J'ai donc tâché, ſur ce principe, de parler le *François* en *François;* & j'eſpère qu'après cette déclaration on ne me chicanera pas ſur des gentilleſſes que l'Uſage autoriſe. Ce que j'ai dit, par exemple, à *Iris la Ca-*

tho-

tholique, ne doit pas me brouiller avec *Genève*; & on ne doit pas me damner à *Rome*, pour avoir lâché un mot contre mon *Ange Gardien*, contre un Etre qui ſelon moi n'a jamais exiſté.

Que dirai-je ſur le bizarre arrangement de mes Pièces? Leur déſordre n'eſt certainement point un effet de l'Art, comme dans les *Odes Pindariques*. C'eſt du pur hazard l'effet le plus ſimple. Pourtant il me ſemble que le déſordre convient à des Rêveries, puiſqu'on ne rêve guère avec ordre & méthode. La bigarrure a d'ailleurs ſon mérite, ſur-tout dans les Ouvrages où l'on ne cherche qu'à amuſer. Mais n'aurois-je voulu qu'amuſer? Je confeſſe de bonne-foi que je porte plus loin ma vue. Sans ex-

pli-

pliquer là-dessus mes louables intentions, peut-être trop cachées, j'oſe conjurer mes Lecteurs d'examiner ſeulement ſi j'ai ſu rêver en Etre raiſonnable? Pourvu que j'invite, que j'engage à rêver, voilà tout ce que je demande; on rêvera toujours mieux que moi.

Que dirai-je en faveur des petites notes faites au bas des pages? Il n'appartient qu'à ceux qui ſavent tout à mépriſer ce foible ſecours. Or je déclare que je n'ai point rêvé pour ceux qui ſavent tout. A la Cour d'AUGUSTE un habile Courtiſan dormoit toujours pour *Mécène*, qui, Amant de ſa Femme, venoit ſouvent ſouper chez lui. Il ne dormoit point pour l'Eſclave qui le voloit au buffet. J'imite cet Homme de Cour:

je

je ne rêve que pour le *Mécène*, pour l'Amant de ma Muſe, pour un CHRETIEN AUGUSTE (*). Qu'il eſt dur à la tendre reconnoiſſance de mourir muëtte! De peur de nous trahir, finiſſons cette Rêverie préliminaire:

Hæc ego mecum

Compreſſis agito labris.

(*) S. A. S. Monſeigneur le Duc de SCHLESWIG HOLSTEIN SUNDERLAND.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume III.

SUr la Providence. Pag. 1

Larmes paternelles ſur le Tombeau d'un Fils. 5

Remontrance à *Cléon.* 9

Stances d'un Miſantrope à un Aveugle. 15

Stances à Mr. *de Hagedorn.* 22

La *Léda* d'*Arlaud.* 28

Sur l'Hiſtoire Littéraire. 38

Décadence de l'Empire amoureux. 47

Sur *Milton.* 48
Sur la Mortalité des Beſtiaux. 50
Vers au devant du *Dictionnaire d'Amour.* 55
Le Singe de *Socrate.* 56
Sur le Commerce. 61
Sur l'invention de la Poudre. 66
Sur un Portrait de Mr. d'O. . . . 67
Apologie du Vin de *Chypre.* 68
Sur les Théatres de *Melpomène.* 69
Bacchus & *Vénus*, Conte. 75
Le Perroquet & l'Ecureuil, Fable. 76
Vers ſous le Portrait de *La Fontaine.* 78
Métamorphoſe d'un Pâtre en Poiſſon. 79
Inflexibilité du Deſtin. 86
Deux mots à la belle D. D. B. &c. 87
Chi offende non perdona mai. 89

Sur

Sur l'Amour. 94

Appel à Mr. *de Fontenelle.* 96

Eloge de la Vertu. 99

Stances à *Iris la Catholique.* 100

Vers pour le Portrait du Chevalier *Taylor.* 103

Vers au devant du Livre intitulé *Remarques sur les Germanismes.* 104

Sur certaines Coquettes. 105

Le Gueux de *Molière.* 110

Sur le Bonheur des *Allemands.* 112

In promptu. 116

Sur les diverses Traductions d'une Canzonetta. 117

Sur les Passions. 118

Sur mon Ange Gardien. 121

Réflexion sur un Tableau de *Vénus.* 122

Vers ſous le Buſte du Duc *de Wartbon.* 123
Les Vieillards. 124
Hiſtoire de *Diogène.* 125
Sur les Sorcières. 127
Conſolation dans les diſgraces. 131
Mon Age. 132
Remerciment pour un Pantin. 133
Sur *Scarron.* 136
Epitaphe de Mr. *Pouſſin.* 137
Sur un Edit de S. M. le Roi de Pruſſe. 138
Retour ſur ſoi-même. 139
Le Défaut de *Boileau.* 141
Conſeil pour faire ſon ſalut. 149
Vers ſous le Portrait de la jeune *Eglé.* 150
Inſtruction théatrale & politique. 151
Roſtbeef & *Pudding.* 157

Pro-

Propoſition Littéraire à l'*Académie Françoiſe.* 158
Diſgrace de *Boſquin.* 164
Remède contre le Spleen. 165
Dénonciation au Dr. *Mathanaſius.* 166
Prédiction à Miſſ *Blac Finny.* 172
Sur les agrémens de l'Obſcurité. 176
Préparation théatrale pour l'Opéra intitulé *la Clémenzadi Tito.* 182
Sentiment ſur *Amélie*, Tragédie de *Voltaire.* 184
Ode d'un Chanoine babillard. 185
Pro Memoriâ au Marquis de S.... O. 190
Prière de la Femme ſtérile. 197
Avantage de la Laideur. 198
Impertinence de *Bachus.* 203
Uſage des Langues vivantes. 206
Cours de Morale. 207
Leçons ſur la Jalouſie. 217

Héraclite juſtifié. 221

Remède contre le dégoût de la Vie. 222

Sur les *Penſées diverſes* de *Bayle.* 228

Le *Secret des Francs-Maçons* révélé. 234

Le méchant Cabaret. 240

Les Amours de *Cérès* & de *Bachus.* 242

L'Homme ſans Religion. 250

Ménécrate, Médecin & Dieu. PHILIPPE, Médecin & Roi. 252

Les Cloportes. 257

Le Secret de l'Egliſe. 262

Inſolence de *Mercure.* 266

Nabucodonoſor. 271

Projets Stoïques. 277

Les Ombres. 283

Eſpéce d'Ode chagrine. 290

RE-

REVERIES POETIQUES.

SUR LA PROVIDENCE.

QUe j'aime à t'adorer, divine Providence!
Ta main ſe rend viſible à l'œil non prévenu;
Et nous n'avons beſoin que de perſévérance,
Pour voir que le Hazard eſt un Ordre inconnu.

Si l'aveugle Hazard, ſi l'aveugle Fortune,
En effet n'étoient point des Etres de raiſon,
De nos Biens, de nos Maux, l'égalité commune
Nous appelleroit tous à la même moiſſon.

Le Déſordre choquant, où, ſelon nous, nous ſommes,
Eſt l'état naturel, qui ne peut s'éviter.
Si le Ciel y conſent, c'eſt pour le bien des Hommes;
L'Homme, au-lieu de s'en plaindre, en devroit profiter.

Chrétien! ſuivant les Loix de ton heureux Syſtême,
Le Crime ſur le trône, & l'Innocence aux fers
Dévoilent à tes yeux leur déſolant Problême;
Le Cahos diſparoît, & tu vois l'Univers.

Que

Que PHOCAS, non content de détrôner MAURICE,
Couronne ſes forfaits en lâche Uſurpateur:
Sur cinq Fils égorgés que l'Empereur périſſe:
Qu'à la face du Ciel, PHOCAS ſoit Empereur!

Le Scélérat triomphe, & l'Homme juſte ſouffre:
Je reconnois le Monde à ce ſpectacle affreux.
Pourroit-il m'étonner, quand je ſai dans quel gouffre,
Et parmi quels Mortels je vis entouré d'eux?

Hélas! ſi les Vertus avoient le ſort des Vices,
Si le Vice ſouffroit, au-lieu de la Vertu;
Le Monde, où nous vivons, ce Siège d'Injuſtices,
Seroit le Paradis que nous ayons perdu.

Le Scélérat heureux, le Juſte miſérable,
Sont deux Hérauts divers, qui ſavent m'annonçer
Que nous verrons ailleurs le Théatre équitable,
Où Dieu veut nous punir, ou nous récompenſer.

Ces deux Hérauts divers, en leur divers langage,
M'affirment que je ſuis un Etre non mortel,
Que mon ame en mon corps eſt dans un eſclavage,
Dont le terme eſt ſuivi d'un état éternel.

Si je ſuis tourmenté dans les horreurs du Monde,
Ce Monde n'eſt pour moi qu'un Enfer dont on ſort.
De CHRIST j'ai la parole; il faut qu'il me réponde
De ma Félicité; c'eſt le prix de ſa Mort.

LARMES PATERNELLES, VERSÉES SUR LE TOMBEAU D'UN FILS,

Le 23 de Juillet 1746.

JE pleure, & pleurerai pendant toute ma vie,
Un Mortel vertueux, Philoſophe à vingt ans,
Qui méritant déjà l'eſtime des Savans,
Par ſes mœurs fit honneur à la Philoſophie.

Auſtére Vérité! ton jeune Amant n'eſt plus.
Viens, par reconnoiſſance & pour ta propre gloire,
Au Monde diſſolu prêcher ſa noble Hiſtoire,
Viens faire, en le peignant, l'Eloge des Vertus.

Vante ſa probité, vante ſon innocence,
Son caractère heureux, ſon eſprit d'équité.
Vante ſon chaſte cœur & ſa frugalité,
Son amour du travail, ſon ardeur, ſa conſtance.

Il étoit vif, mais doux; humble, mais plein d'honneur;
En tout tems généreux, en tout tems œconome.
Que lui manquoit-il donc pour devenir Grand-Homme?
Le tems de ſe montrer en toute ſa grandeur.

O mon Fils! mon Elève; ô mon Ami ſolide!
Tu n'es plus; ſuis-je encor? je pleure; donc je ſuis.
Je déplore les jours, je déplore les nuits,
Que je perdis ſans toi dans ce Monde inſipide.

Cher

Cher Compagnon d'étude! aimable Confident!
Tu ſûs me conſoler de tant de cataſtrophes;
En toi, mon digne Fils, j'eus tous les Philoſophes.
Hélas! je les perds tous, mon Fils, en te perdant.

Arrête, triſte Eſprit! ſi ma perte eſt extrême,
Perdons, en Philoſophe, un Philoſophe, un Fils,
Sans répandre des pleurs, & ſans pouſſer des cris,
Il nâquit, il mourut entre mes mains de-même (*).

En

(*) Cette Strophe claire pour l'Auteur, ne l'eſt pas aſſez pour le Lecteur; voici donc le fait plus détaillé, & il mérite de l'être par ſa ſingularité. Le digne, le rare Fils dont il eſt parlé ici, en venant au monde, fut reçu par Monſieur ſon Père, qui ſe trouvoit alors ſeul chez lui. Le nouveau-né ne jetta aucun cri, ne verſa aucune larme tout le tems qu'il fut entre les bras de l'Auteur de ſon être. La petite-vérole l'a enlevé à l'âge de vingt ans (auſſi entre les bras de celui qui l'avoit reçu en naiſſant) après un martire de treize jours, ſans dire mot, ni lâcher aucun ſoupir, ſe contentant de baiſer la main de ſon Père, & de la lui preſſer en ſigne d'amour & de reconnoiſſance.

Cher *Cléon*, votre politeſſe,
Que vous appellez un devoir,
Ne voudroit point à mon ivreſſe
Enlever un ſi doux eſpoir.

( )

Et quand mon cœur en confiance
Vous dépeint la Félicité,
Qui doit couronner ma conſtance
Dans le ſein de l'Eternité:

Cléon, que vous êtes terrible!
Vous décidez du ſort des Morts.
On vous croiroit, Juge infaillible,
Le Pape de nos Eſprits-forts.

Mon

Mon eſpoir n'eſt qu'une chimére,
Dont je nourris un fol orgueil.
Je dois chercher au Cimetiére,
Un Paradis dans le Cercueil.

Souvenez-vous, en homme aimable,
Que quel que ſoit un argument,
Dès qu'il m'afflige, ou qu'il m'accable,
C'eſt bien un mauvais compliment.

Prouvez-moi votre dur Principe,
Sinon je m'en vais conſulter
Le Ver à ſoye ou le Polype (*);
Ils m'inſtruiront ſans m'inſulter.

(*) Le Polype d'eau douce, dont le célèbre Mr. Trembley

Si contre moi j'ai l'apparence,
Si mon corps doit enfin pourrir :
Savez-vous mettre en évidence
Le fait, que l'Ame doit mourir ?

Toutes nos preuves sont peu sures,
Vous le confessez de bon cœur ;
Laissez-moi donc mes conjectures,
Quand elles font tout mon bonheur.

De

Bley a découvert les propriétés singulières en *Hollande*, l'an 1740. Lorsqu'on coupe ces Polypes par morceaux, ils renaissent de leurs débris : autant de morceaux, autant de nouveaux Polypes. Il est vrai que cette reproduction étonnante ne prouve point la résurrection des Morts. Mais elle embarasse pourtant la Métaphysique des Matérialistes, & elle prouve, aussi-bien que l'*Electricité*, à l'honneur de notre Siècle, que les Esprits-forts ne connoissent pas encore tous les mystères de la Nature.

De mon erreur, qu'aurois-je à craindre?
C'eſt un beau ſonge pour mon corps,
Mais, ô que vous ſerez à plaindre,
Quand les Morts ne ſeront plus morts!

Erreur pour erreur, que j'embraſſe
L'erreur ſi douce des Chrétiens;
Par elle ſeule, en ma diſgrace,
Je me conſole & me ſoutiens.

Ces vérités ſont triviales (*):
Tant pis pour vous, tant mieux pour moi.
En ſeront-elles moins fatales,
Quand on verra ce que je croi?

Un

(*) Elles ne ſont nulle part mieux déduites que dans les Tomes XV. & XVI. des *Ouvrages de Morale & de Politique* de feu Mr. l'Abbé DE ST. PIERRE.

Un Oiſeau de mauvais augure
Ne devroit point prophétiſer.
Pour conſoler la Créature,
Eſt-ce à vous à dogmatiſer?

Je reviens à la politeſſe,
Cléon, au-moins ſoyez humain:
Je vous pardonne une foibleſſe,
Souffrez que je me flatte envain.

Reſſuſciter, c'eſt ma Deviſe;
Pour l'Homme il n'eſt rien de ſi beau.
Si vous doutez du jour de Criſe,
Reſtez couché dans le Tombeau.

STAN-

STANCES D'UN MISANTROPE A UN AVEUGLE.

O quanto ſpeſſo giova
La cecità de gli occhi al veder molto!
Ch'alhor non traviata
L'anima, ed in ſe ſteſſa
Tutta racolta, ſuole
Aprir nel cieco ſenſo occhi lincei.
Paſt. Fid. Att. V. Sc. 6.

EN Lévite abruti, verrois-je mon Prochain
Tomber dans les horreurs d'une nuit éternelle?

Mon cœur, ſage *Damis*, ſeroit un cœur d'airain,
S'il refuſoit des pleurs à ta perte cruelle.

Mon

Mon cœur fait ſon devoir, & ma Muſe aujourd'hui
Veut s'acquitter du ſien. O Ciel! fais-lui la grace,
Que ſon feu poétique, électriſant l'ennui,
Produiſe un Phénomène, à l'honneur du Parnaſſe!

Je commence à prêcher, écoûte mon Sermon:
L'Homme eſt né pour ſubir de grandes Cataſtrophes.
En ſon malheur le Fou divertit le Démon,
Le Ciel ſe plaît à voir ſouffrir les Philoſophes.

Le Sage en ſa diſgrace eſt en ſon élément;
Il offre un beau ſpectacle à ſon Etre ſuprême.
Quel que ſoit mon chagrin, quel que ſoit mon tourment,
En daignant m'affliger, Dieu me convainc qu'il m'aime

Perd-on

Perd-on tout, quand on perd l'uſage de ſes yeux?
Conſultons ſur ce point nos Aveugles célèbres,
Ils diront que le jour ne nous rend pas heureux,
Et que pour le Chrétien il n'eſt plus de ténèbres (*).

Pardonne, Cher Ami, ſi je te fais bâiller,
Je vais changer de ton, & parler de la *Grèce*:
Connois-tu ſon Rieur, Maître en l'Art de railler (†)?
Il ſe creva les yeux, par un trait de ſageſſe.

Oedipe parricide, *Oedipe* inceſtueux,
Rejettant de la mort le bénéfice horrible,
Et ne voulant plus voir ce Monde monſtrueux,
S'aveugle, pour y vivre en Citoyen paiſible.

N'ou-

(*) Voyez l'Evangile ſelon *St. Jean* XII. 46.
(†) On prétend que *Démocrite* ſe brula les yeux, pour n'être point diſtrait dans ſes ſpéculations philoſophiques.

N'oublions point ici cet Ancien peu connu (*),
Qui, ſur ſa cécité, fut plaint par des Femelles;
Il leur montra leur tort; en eſprit ingénu,
Il oſa confeſſer que ſes nuits étoient belles.

La Fable ſut donner cent yeux à ſon Argus,
Pourquoi? Pour l'endormir, pour fermer ſes paupières.
L'Hiſtoire fait briller ſon aveugle *Appius* (†),
Le Capitole entier admiroit ſes lumières.

Tel

(*) *Antipater* le *Cyrénaïque*. V. CICER. *Tuſcul.* V. §. *XXXVIII.*

(†) *Appius Claudius*, ſurnommé l'*Aveugle*. Malgré ſa cécité, il avoit tant de pouvoir à *Rome*, que ſeul il porta le Sénat à refuſer la Paix au Roi PYRRHUS, auquel on renvoya ſon Envoyé *Cynéas*.

Tel vint aveugle au Monde, & vit tout ſans rien voir.
Il ne prend à témoins que le Chantre d'*Achille* (*),
Et cet aveugle *Anglois*, ſi rare en ſon ſavoir (†),
Qu'il enſeignoit l'Optique aux Argus de ſon Ile.

De quoi te plains-tu donc? Damis, à cinquante ans,
N'es-tu point las de voir le Soleil & la Lune
Eclairer ce Théatre, où tu connois les Grands,
Où tu connois le Peuple adorant la Fortune?

Jouïs

(*) *Homère* nâquit, dit-on, aveugle.
(†) *Saunderſon* à l'âge de cinq mois perdit entièrement la vue, par la petite-vérole. Cependant il eut le courage de s'adonner aux études, & avec tant de ſuccès, qu'il devint Profeſſeur en Mathématiques à *Cambridge*, où il eſt mort en 1721. Ses Ouvrages, imprimés *in*-4. ſont très-eſtimés.

Jouïs de ton état, jouïs de ton repos,
Et goûte le plaiſir de ne plus voir des Hommes,
Des Lâches, des Ingrats, des Fourbes, des Brutaux,
Des Monſtres, à mes yeux les plus hideux Fantômes.

L'aimable *Ultramontain*(*), dont le crayon charmant
De *Newton* au Beau-Sexe ébaucha le Syſtême,
Ne t'a-t-il point appris, combien l'Aveugle Amant
Eſt heureux d'être aveugle, auſſi longtems qu'il aime? Que

(*) Le Comte *Algarotti*, Membre de l'Académie Royale de *Berlin*, a écrit *il Newtonianiſmo per le Donne*. Dans cet Ouvrage, traduit en *François*, une Marquiſe dit fort ſpirituellement, qu'un Aveugle ne devroit pas ſouhaiter de voir tandis qu'il ſeroit amoureux. *Entret. III. p.* 159. Un vieux Poëte *Italien* a trop bien traduit ce qu'on avoit dit au *Tirésias* de la Fable, pour ne le point citer ici en faveur des Aveugles:

Perdeſti i lumi, è vero;
Ma'l lume de la viſta
Perduto ne la fronte
Ti fir, poi, d'oppiamente
Traſlato ne le mente.

Que l'Aveugle eſt heureux de ne revoir jamais
Nos *Phrynès*, nos *Laïs*, nos *Matrones d'Epheſe*!
Pour les Amis de Cour, l'Aveugle eſt mort en paix;
Pour les Amis de Cœur, il vit tout à ſon aiſe.

STANCES

A

Mr. DE HAGEDORN.

AImable *Phèdre*, aimable *Horace*,
Fils adoptif, heureux Rival,
Amuſons-nous ſur le Parnaſſe,
Comme à *Veniſe* au Carnaval.

Lorſque ſur la double Colline,
En maſque on ſait ſe promener,
Vous devinez, on vous devine,
Chacun s'y plaît, ſans s'y gêner.

L'Ega-

L'Egalité Républicaine
Y rend les Malheureux hardis,
Et ſemble à la Nature Humaine
Offrir ſon premier Paradis.

L'Eſprit travaille ſans relâche,
Et ne craint point de s'enrouiller,
Quand les Plaiſirs règlent la tâche,
Les Graces le font travailler.

L'Eſprit doit aimer la Débauche
Sur le ſentier de la Vertu,
Sans quoi le Sage donne à gauche,
Rampant ſur un chemin tortu.

Par la Morale la plus grave,
A mon regret, j'entends crier
Dans *Epictète*, un triſte Eſclave,
Comme en *Boëce* un Priſonnier.

L'Homme profond & l'Homme aimable
Brillent toujours en tes Ecrits,
Avec toi, je me crois à table,
Cher *Hagedorn*, quand je te lis.

Chante le Vin, & je m'enivre
Du plaiſir que me font tes chants.
Chante l'Amour; & je me livre
Au plus cruel de nos panchants.

Chez toi, ſur ſa Lire ſenſée,
Anacréon eſt vertueux.
Chez toi, ſorti de ſon *Lycée*,
Le Sage a l'air voluptueux.

On voit en ton *Eve* nouvelle,
On voit en ton *Adam* nouveau,
Des Femmes le Portrait fidèle,
Des Hommes le parfait Tableau.

Que j'aime ton pinceau ſolide,
Quand, par le portrait des Tyrans,
Il offre, au nom de *Simonide*,
Un beau Miroir à tous les Grands!

Mais ne crois pas que je t'excuſe;
Quand toujours on te gronde envain
De voir, que ta timide Muſe
Ne chante que pour le *Germain*.

On ſait que le *Germain* t'honore,
Qu'il te prodigue ſon encens:
Prétend-il que le Monde ignore
L'heureux concours de tes talens?

Travaille, ô mon Fils! pour l'*Europe*,
Puiſqu'enfin tu ſais imiter
Voltaire, *Métaſtaſe* & *Pope* (*),
Dans l'Art d'écrire & d'enchanter.

Sois

(*) Mr. *de Hagedorn* écrit en *François* & en *Anglois*, comme

Sois du-moins un ſecond *Voltaire*,

Et je cède, avec tous mes droits,

L'orgueil, que j'ai d'être ton Père,

Au plus auguſte de nos Rois.

comme il écrit en *Allemand*; c'eſt tout dire. Il écrit encore en *Italien* d'une façon digne de lui. La Poéſie, étant le moindre de ſes talens, il ne le cultive que quand ſes Amis l'y engagent, & pour cela il faut de l'adreſſe.

LA LEDA D'ARLAUD AU BARON, FRERE & PEINTRE.

PAr prudence ou par politique,
Etrangler un Bon-mot, noyer un Replique (*),
C'eſt un Art. On l'apprend, comme on apprend un Art,
Rarement aſſez tôt, le plus ſouvent trop tard.

Dans

(*) Quand au-lieu de lâcher une bonne replique, on ſe contente d'avaler un bon verre de vin, on appelle cela *noyer une replique.*

Dans le Monde pourtant il faut être ſans ceſſe
Le Martir de la politeſſe;
L'Eſprit doit ſe piquer d'honneur,
Et n'être pas moins bon, moins noble que le cœur.
Mais, ô Frère *Louis!* quand l'Artiſte ſolide
Doit devenir infanticide,
Quand il doit de ſes mains à ſes yeux déchirer
Préciſément le Fils, qui le fait admirer;
Quand la Vertu prétend ce ſanglant ſacrifice;
En notre République il règne un Saint Office.
N'importe: la Vertu déclarant criminels,
Les Enfans dangereux, dès qu'ils paroiſſent tels,
L'Eſprit a beau fournir les plus fortes excuſes,
Aſſaſſinons toujours les Monſtres de nos Muſes;

Qu'il

Qu'il en coute à l'Eſprit ! qu'il en coute au Bon-Sens !
Nos Meurtres généreux nous rendront innocens.
A la rigueur de ces maximes,
Nous immolâmes des victimes,
Que *Momus* ſeul doit déplorer.
Si ſa Malice les fit naître,
Le Dieu qui les fit diſparoître,
Sait d'autant plus nous honorer.
Loin de nous repentir, mon Frère,
Imitons la bonne *Valière*,
La Sœur *Louiſe* en ſa priſon (*),
Qui vivant dans la pénitence,
Pleuroit de ſon Fils la naiſſance,
Et non la mort. Elle eut raiſon.

Tou-

(*) La Ducheſſe *de la Valière* s'étant faite *Carmélite* à *Paris*,

Toutefois gardons-nous d'immoler au faux zèle,
Tout ce qu'il voudroit s'immoler.
Le Grand-Homme eſt parfois un dangereux Modèle:
L'imiter; c'eſt ſe perdre, en croyant exceller.
Le Tems au Peintre eſt favorable,
On ceſſe de le critiquer;
Le Peintre peut ſe démaſquer,
Quand le Tems fait pour lui d'une hiſtoire une fable.
Sois juſte, ſois ſévére & prudent à la fois.
Ici je vais te peindre un Peintre *Genevois*,
Qui

Paris, y vécut dans les plus grandes auſtérités, depuis 1675 juſqu'en 1710, ſous le nom de *Sœur Louiſe de la Miſéricorde*. Quand on lui parloit du feu Duc DE VERMANDOIS, c'eſt-à-dire du Fils naturel qu'elle avoit eu de LOUIS XIV. elle diſoit : *je pleure ſa naiſſance, & non ſa mort. Voltaire* rapporte, que quand on lui annonça la mort de ce Duc, elle dit : *je dois pleurer ſa naiſſance, encore plus que ſa mort.* Voyez le *Siècle de* LOUIS XIV. *T. II. p. 45.* Toujours il eſt certain, que Sœur *Loüiſe de la Miſéricorde* a pleuré la naiſſance de ſon Fils.

Qui, destructeur savant, de la main paternelle,
Extermina sa Fille, en la voyant trop belle.
S'il eut raison, ou s'il eut tort,
Je n'en dis rien; le Peintre est mort.
Dans le giron du *Calvinisme*,
Nâquit *Arlaud* (*). Il parut né,
Pour escamoter au *Papisme*,
Plus d'un Mouton prédestiné.

Mais

(*) *Jaques Antoine Arlaud* nâquit à *Genève* le 18 de Mai 1668. Il y fit ses premières études avec tant de bonheur, qu'il se destinoit à la Prédication; mais la maladie qu'on appelle en Latin *Res angusta domi*, l'obligea de se vouer à la Peinture. A l'âge de vingt ans il quitta *Genève*, travailla à *Dijon*, & se rendit ensuite à *Paris*. Excellent Peintre en mignature il mérita les éloges de LOUIS XIV. & qui plus est l'approbation de l'Académie des Peintres. Le Duc d'ORLEANS le reconnut un grand Maître. *Arlaud*, trouvant un Bas-relief de *Michel Ange*, un Marbre blanc où l'on voyoit *Jupiter* métamorphosé en Cigne auprès de *Léda*, en tira une Copie sur du papier. Comme *Arlaud* avoit su donner à la Mignature une force qu'elle n'avoit point eue jusqu'à lui, tout *Paris* fut enchanté de cette Pièce. On prétend que des Avares mêmes furent tentés de l'acheter. Le Duc *de la Force*, sachant de *Molière*, qu'un partage avec *Jupiter* n'a rien du tout qui deshonore, acheta cette *Léda* pour douze mille Livres tournois.

Mais un Démon, ou quelque Gnôme,
Ou quelque autre Etre séducteur,
S'écria, non; que le Jeune-homme
Soit plutôt Peintre, que Pasteur.
Arlaud peignit *Léda*. Son Art la rendit digne,
Que *Jupiter* devînt, pour ses beaux yeux, un Cigne,
Tandis que tout *Paris* d'abord prit en badaud,
Les yeux de *Jupiter*, pour la *Léda* d'*Arlaud*.
Toujours à la Beauté le *François* rend hommage.
Comme, avec *Jupiter*, un amoureux partage
N'a rien qui deshonore, on vouloit à tout prix,
Couronner par *Léda* les beautés de *Pâris*.
Et *Pâris* devoit bien conserver cette Belle.
Son Père y consentit. La Fortune cruelle,

N'y consentit jamais. La *France* sent encor
Le coup, dont la Fortune enleva ce trésor (*).
Sur des Esprits distraits, sur des Cœurs hypocondres,
Léda quittant *Paris*, fit le miracle à *Londres* (†);
Son pouvoir attractif, ou sa vertu d'Aimant,
De l'*Anglois*, qui la vit, sut lui faire un Amant.

Envain

(*) La chute du *Missisippi*. Elle dérangea tellement les affaires du Duc *de la Force*, qu'il se trouva obligé de rendre la *Léda* à son Père. Il lui fit un présent de 4000 livres, pour lui avoir prêté sa fille pendant quelque tems. Ce prêt n'avoit rien de deshonorant pour le Père, mais en-vérité le Duc *de la Force* étoit bien à plaindre. Il méritoit un autre sort, pour la seule action qu'on vient de rapporter.

(†) *Arlaud* en 1721 fit un voyage en *Angleterre*. Les Ouvrages qu'il y produisit, lui attirerent l'estime de tous les Connoisseurs. Sa *Léda* fit encore à *Londres* le miracle qu'elle avoit fait à *Paris*. Des Seigneurs voulurent encore l'acheter, & offrirent de bonnes sommes. Mais le Peintre, voyant l'approbation générale de sa *Léda*, résolut de la garder pour lui-même. Il lui donna pourtant une Sœur jumelle: c'est-à-dire, qu'il en tira une Copie, qu'il vendit pour 600 Livres Sterling, & qui subsiste encore. Il reçut avec mille louanges & mille acclamations des Médailles précieuses, dont les *Anglois* le comblèrent, & dont une partie se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque de *Genève*.

Envain les *Jupiters* des Iles fortunées,
Sur *Arlaud* font pleuvoir l'or fin de leurs guinées;
Arlaud, ſans-doute *Arlaud*, à ſon tour même épris
Garde pour lui ſa Fille, & retourne à *Paris*.
Léda ſuivit enfin ſon Père en ſa patrie,
Et porta dans *Genève*, ô Ciel! l'idolâtrie.
O *Genève!* ô *Léda!* quel forfait vertueux,
Dois-je peindre à l'honneur d'un Peintre furieux!
Par un preſtige humain, ſi le Dieu du Tonnerre
Dût trouver des Rivaux en *France*, en *Angleterre*;
On vit le *Genevois* encenſer en *Payen*,
L'Idole, cet Enfant de ſon Concitoyen;
Le Tyran des Mortels fait en des Républiques,
Ainſi que dans les Cours, jouer ſes yeux tragiques!

Genève a vu *Léda*, comme il falloit la voir.
L'aimer, comme on l'aimoit, n'étoit qu'un pur devoir.
Pouvoit-on refuſer aux droits de la Peinture,
Le tribut que le Cœur apporte à la Nature?
Devoit-on exiger, que, dans un goût nouveau,
L'Homme devînt Statue, à l'aſpect d'un Tableau?
Pourtant, qui l'auroit dit? un Zèle Iconoclaſte
Trouva *Léda* trop tendre, & ſon Cigne peu chaſte (*);
Ce zèle déciſif fit du Peintre immortel
Un Père, anatomiſte, innocent & cruel;

Il

(*) Les Connoiſſeurs aſſurent d'avoir trouvé en cette *Léda*, auſſi bien qu'en ſon Cigne, toute l'érudition Pittoreſque qu'on pouvoit déſirer. La langueur de *Léda*, ſelon eux, étoit expreſſive, & l'attitude du Cigne achevoit le Tableau, digne du Palais *Farnèſe*.

Il diſſequa ſa Fille (*) .... ô *Jupiter*, raſſemble

Ses membres diſperſés, qu'ils revivent enſemble!

(*) Par un zèle de Religion, *Arlaud* en 1738 commit cet infanticide. Sans fougue, ſans précipitation, ſans boutade de Peintre, il détruiſit ſa belle *Léda*. Il en fit lentement une diſſection anatomique. Mr. *de Champeau*, Miniſtre de *France* alors à *Genève*, aujourd'hui à *Hambourg*, obtint la tête & un pied de la défunte. Une Dame en reçut un bras; on ignore quelle Dame fut régalée du Cigne. Au reſte on ſait cette hiſtoire tragique de la bouche même de Mr. le Comte *de Lautrec*, envoyé en ce tems à *Genève*, par la *France*, comme Médiateur, pour pacifier les troubles de la République. Il gronda très-ſpirituellement le Peintre, qui eſt mort le 25 Mai 1743. Voyez *Biblioth. Britann. Tome XXI. p.* 378.

SUR

L'HISTOIRE LITTERAIRE.

PAr bonne Politique, on devroit aux Enfans
Soigneuſement cacher l'Hiſtoire des Savans,
Tout habile Enrôleur, aux yeux de la Jeuneſſe,
Saît peindre ſa *Bellone* en brillante Déeſſe :
C'eſt en caſque, en harnois, la Mère des Amours,
Qui danſe avec ſon *Mars*, au bruit de ſes tambours.
O que la Guerre eſt douce ! ô que la Guerre eſt belle !
La Gloire, à haute voix, ſe déclare pour elle;
La Fortune éblouït de loin nos jeunes Sots;
Et les voilà Soldats, les voilà Matelots.

Quand

Quand le Savant fait ſes recrues,

Comment s'y prend-il? Le Savant

Livre à *Minerve* des ſtatues,

Et tout ſon monde a l'air pédant.

Minerve des Amours n'eſt point l'aimable Mère,

C'eſt une vieille Fille, au ſein de la miſère;

Il faut bien du *Latin*, il faut non moins de *Grec*,

Pour tirer de ſa patte un Laurier dur & ſec;

La Gloire, en ſa faveur, ne dit que peu de choſe;

Et le Poète en vers, & l'Orateur en proſe,

Se font un ſaint devoir d'effrayer l'Ecolier,

Qui, ſuivant ſon Démon, ſe voue à leur métier.

Des Savans malheureux la Liſte épouvantable (*)

Deshonore, à mon ſens, l'*Europe* impitoyable.

Ne

(*) *Pierius Valerianus Belzani*, natif de *Bellune*, publia

Ne s'apperçoit-on pas, que tous ces Ecrivains,
Tous ces Compilateurs d'Annales ſi tragiques,
Forgent pour le Public des foudres ſatiriques,
Contre les Princes Souverains?
Pour le Bien de l'*Europe* entière,
Ainſi que pour l'honneur des Grands,
Ayons l'Hiſtoire Littéraire,
Et non l'Hiſtoire des Savans.
Supprimons leurs revers, leurs diſgraces cruelles,
Pourquoi les immortaliſer?
A quoi bon anatomiſer,
En Furêts vetilleurs, d'obſcures bagatelles?

Ce

au commencement du XVI. Siècle un Traité de *infelicitate Litteratorum*, & il n'a pas manqué d'avoir des imitateurs. On n'en parlera point, de peur de tomber dans la faute qu'on oſe reprendre avec juſtice.

Ce n'eſt point à l'Hiſtorien

A ſuivre *Rochefter* dans l'Eloge du Rien (*).

Si le Public eſt reſpectable,

Qu'on ne lui lâche point un Conte mépriſable.

Qu'importe enfin à nos Neveux,

De ſavoir ſous quelle chaumine,

L'Auteur des Tourbillons, Philoſophe amoureux,

Devint l'Auteur d'une *Francine* (†)?

Voltaire, au Journaliſte oſant ſi bien prêcher,

N'eut-il pas tort de rechercher,

S'il

(*) Le Lord *Rochefter*, pour faire une Satire ingénieuſe, a fait l'*Eloge du Rien*. *Nothing, thou Elder Brother*, &c. *Upon Nothing*.

(†) Le célèbre *Deſcartes*, à ce qu'on prétend, ne ſe contenta point de bâtir des Syſtêmes. Il eut le malheur de devenir Père illégitime d'une petite fille, qui reçut le nom de *Francine*.

S'il eſt vrai, que l'Homme aux *Monades* (*),
Aux Jardins de *Cythère* a fait des promenades?
Qu'il nous vante, en Chrétien, la vertu de *Newton* (†),
L'éloge hazardé fait honneur au *Breton*:
Et du Sage *Allemand* les cendres honorées,
Et pour nous & pour lui, n'en ſont pas moins ſacrées.
Jadis l'Ecrivain ſérieux,
Toujours en homme habile annonçoit un Grand-homme.
Pour le Savant judicieux,
On peignoit les Savans de la *Grèce* & de *Rome*.

En

(*) Le célèbre *Voltaire* accuſe du même faux-pas un autre Grand-Homme, le grave *Leibnitz* même. On a eu le bonheur de connoître *Leibnitz* perſonnellement; & on ſait bien des anecdotes de ce grand Génie, que le Monde Littéraire ignore. Cependant on peut aſſurer, qu'on n'a pas eu lieu de ſoupçonner ſeulement une avanture pareille, qui auroit fait du bruit ſans-doute.

(†) L'illuſtre *Voltaire*, dans ſes *Lettres Philoſophiques*, a rendu juſtice à la continence du grand *Newton*. Il ſera pourtant

En notre tems tout à rebours,

L'Hiſtoire d'une Femme eſt toujours romaneſque,

L'Hiſtoire d'un Savant eſt tragique ou groteſque,

De *Bayle* même enfin nous lirons les amours (*).

Quel abus ſcandaleux dans l'Etat anarchique,

Sages Savans ſupportez-vous!

Et quand vos vrais Héros, au vrai ſeroient des Foux,

Soyez des Saints par politique;

Par-

tant permis de dire, que le Chirurgien, cité par *Voltaire*, ne prouve rien.

(*) L'aimable Auteur des *Anecdotes Littéraires* avance, ſur la foi de Mr. l'Abbé d'*Olivet*, que *Bayle* ne quitta ſa Chaire de Philoſophie à *Sedan*, que pour ſuivre à *Rotterdam* les beaux yeux de Mme. *Jurieu*. L'animoſité de ſon Mari, le Miniſtre *Jurieu*, contre le Philoſophe, pourroit rendre l'hiſtoire vraiſemblable. Mais on oſe encore aſſurer, que Mr. l'*Abbé* auroit de la peine à vérifier cette anecdote galante. Le digne Mr. *Le Clerc*, qu'on a connu *très-particuliérement*, auroit été inſtruit de cette intrigue, & n'en a jamais dit un mot. Sa Femme, ennemie jurée de la *Jurieu*, n'en a jamais eu le moindre ſoupçon; & ſa Sœur Mlle. *Leti*, Fille d'un mérite infini, & non moins piquée contre *Bayle*, n'a jamais parlé de cette belle hiſtoire. On pourroit pro-

duire

Pardonnez, oubliez : c'eſt le ſacré Devoir,

Qui, pour le vrai Savant, vaut tout votre ſavoir.

Que je mépriſe encor le maigre Biographe,

Quand ſur un Baptiſtère & ſur une Epitaphe,

Il diſſèque en Public un Animal obſcur,

Qu'il falloit envoyer au digne *Réaumur* !

Quoi ! le Fabricateur d'une Brochure éthique,

Au-deſſus de *Bacon*, par ordre Alphabétique,

Me crèvera les yeux ; & l'Article nouveau,

Pour enrichir *Pierre Marteau*,

Me coutera trente minutes ?

Qu'on fourre le Jumart dans l'Hiſtoire des *Brutes*.

Les

duire des Lettres qui n'épargnent point le cœur du Philoſophe, ſans jamais lui imputer la moindre foibleſſe pour la créature.

Les Couſins & les Moucherons

Ne ſont point des Oiſeaux, malgré leurs ailerons.

Ce n'eſt que dans ſon propre Livre,

Qu'un vil Grillon pour lui peut vivre.

Suivons l'exemple heureux du Dénicheur des Saints (*).

Purgeons le Temple de Mémoire,

De ces Paſſevolans, qui ſont des Ecrivains,

Dignes d'un Catalogue, indignes de l'Hiſtoire.

Vous,

(*) *Jean de Launoy*, Docteur en Théologie & excellent Critique, détrompa de pluſieurs erreurs, principalement ſur de prétendus Saints, dont il nia l'exiſtence. Un Curé de *St. Euſtache* diſoit: *Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon* Saint Euſtache. VOLTAIRE *Siècle de* LOUIS XIV. *T. II. p.* 420. Il s'attira le ſobriquet de *Dénicheur de Saints*, qu'il conſerve encore, en dépit des Saints dénichés. Voyez les *Lettres de* GUI PATIN *Lettr. CLII. T.* I. *p.* 354. Seloſi ce Médecin, homme de bonſens, *Launoy* a dit & écrit, que *St. Denis l'Aréopagite* n'eſt jamais venu en *France*; que la *Magdelaine* n'eſt jamais venue en *Provence*; que *St. René d'Angers* n'a jamais exiſté. On diſoit autrefois de lui, qu'il ôtoit tous les ans un Saint du Paradis, &c.

Vous, Biographes des Auteurs,

Dans la Légende Littéraire,

Souffrez de bons Réformateurs;

Sinon, je place mon Vicaire,

Vis-à-vis du grand *Boſſuet*,

Au Bal, où chaque Maſque oſe entrer ſans Billet.

DECADENCE DE L'EMPIRE AMOUREUX.

TOut l'Empire Amoureux va tomber en ruine,
Disoit *Vénus* à *Cupidon*,
Si nous n'imitons point de *Mars* la Discipline;
Aux Déserteurs point de pardon.

Point de pardon aux Désertrices,
Répondit *Cupidon* soudain:
Et *Vénus* s'écria, redoutant les supplices,
Ç'en est donc fait du Genre-humain!

SUR

SUR

MILTON.

QUe *Bentley* de *Milton* faſſe un Auteur Claſſique (*),

Qu'on traduiſe en Vers *Grecs* le *Paradis perdu* (†);

Quelque honneur qu'on décerne à ce Poëme unique,

On n'en invente point, qui ne lui ſoit pas dû.

Anglois

(*) Le Dr. *Bentley* a fait imprimer à *Londres* en 1732. chez *Thonſon*, une édition du *Paradis perdu*, d'un format ſemblable à celui de ſon *Horace*, de ſon *Phèdre*, & de ſon *Térence*, avec des Corrections & des Notes dans le même goût.

(†) *Richard Dawes*, Membre du Collège d'*Emmanuel* à *Cambridge*, propoſa en 1735 de faire imprimer par ſouſcription une Traduction en Vers *Grecs* du Poëme en queſtion. *Biblioth. Brit. Juill. Août & Sept.* 1735. *p.* 405.

Anglois! convenez, à la gloire
De vos Républicains hardis,
Que *Milton*, en ſa propre hiſtoire,
Eſt cependant plus grand que dans ſon *Paradis*.

SUR LA MORTALITÉ DES BESTIAUX A MADAME DE ....

FAut-il, ô Ciel! qu'un Mal funeſte
Enlève tous nos bons Beſtiaux!
Plutôt le Démon de la Peſte
Devroit tomber ſur mes Rivaux.

Cepen-

Cependant, belle *Mélodine*,

Ceſſez d'honorer de vos pleurs

Le Quadrupède qui rumine;

Pleurez-moi, puiſque je me meurs.

Un autre Mal épidémique,

Dont peu de gens ſavent mourir,

Annonce à mon ſquelette éthique,

Que c'eſt le tems d'aller pourrir.

Pour ſubir le dernier outrage

Avec plus de componction,

Que vos beaux yeux ſur mon viſage

Répandent l'Extrême Onction (*)!

Ici

(*) La Dame à qui ces Vers s'adreſſent, eſt de la Religion *Catholique-Romaine.*

Ici vous répondrez ſans-doute,
Qu'en me perdant, on ne perd rien;
Et que le Laboureur qui broute,
Sans-ceſſe augmente votre Bien.

Je ne puis qu'augmenter la gloire
De votre Sexe, à mes dépens.
Sur un Autel, à ma mémoire,
Il devroit bruler ſon encens.

Toutes nos Belles *Catholiques*
Devroient ſe diſputer mes os,
Pour donner ces tendres Reliques,
A baiſer aux Amans dévots.

Ils en deviendroient plus fidelles;
Et notre Siècle plus heureux,
Verroit des Amours éternelles,
A la honte de nos Ayeux.

Combien de larmes généreuſes,
Ne vous ai-je pas vu verſer!
Que la plus belle des Pleureuſes,
Me pleure donc, pour s'exercer.

Mais, dans le chagrin où vous êtes,
Vous ne penſez qu'à vos Troupeaux:
Vous ne déplorez que ces Têtes,
Dont l'inſtinct vous fournit des Veaux.

Eh bien! refuſez-moi des larmes,
Vous mettrez l'Amour en courroux;
Malgré tout l'éclat de vos charmes,
Ce Dieu me vengera de vous.

Vous vous riez de ſes malices,
Mais craignez l'Amour irrité:
Il répandra ſur vos Geniſſes
Le Fléau de la Chaſteté.

VERS

Pour être mis au devant du DICTIONNAIRE D'AMOUR,

Dans lequel l'Auteur promet l'explication des termes les plus usités dans cette Langue.

POurquoi dans ce Dictionnaire,
Du *Repentir*, mot si vulgaire,
Ne fait-on jamais mention?

Veuille Amour, que l'Auteur du Livre (*),
Puisse longtems aimer & vivre,
Sans sentir cette omission!

LE

(*) Le charmant Auteur de cette Brochure est un Officier *François*, qui a servi en *Allemagne* avec distinction.

LE SINGE DE SOCRATE A MADAME D'O....

Que le Sage eſt fou, quand il craint le Faux-ſage!

Quand de peur de déplaire à nos Eſprits tortus,

Ce libre Citoyen languit dans l'eſclavage,

Martir de Viſions, qu'on érige en Vertus!

Les

Les Plaiſirs ſont des dons que le Ciel offre à l'Homme,
D'un cœur reconnoiſſant il doit les recevoir.
Qui n'en ſait point jouïr en prudent Econome,
Eſt indigne du jour, que le Ciel lui fait voir.

Que dans ſon Cabinet l'Hypocondre anticipe
Sur les fades douceurs d'un repos ennuyant.
J'ai le droit d'imiter le Mari de *Xantipe;*
Je prétends vivre en Sage, & non en Chat-huant.

Le plus ſage Mortel, nommé tel par l'Oracle,
Savoit qu'en plein Théatre on oſoit le jouer.
Ce Sage toutefois fréquentoit le Spectacle:
J'y cours, ainſi que lui, pour me voir bafouer.

Socrate, connoiſſant le prix de la Muſique,
Dans l'hiver de ſes jours apprit cet Art divin:
Je veux le cultiver; par ſa vertu magique
Je veux me rajeunir devant mon Clavecin.

Socrate oſoit lâcher la riante Ironie,
Et contre ſes Amis, & contre ſes Cenſeurs:
Qu'on me pardonne encor l'innocente manie,
De plaider, en riant, la Cauſe de mes Mœurs.

Socrate aimoit les vers, en vers il mit des Fables:
En vers je prêche auſſi *ce Monde ſi pervers.*
C'eſt faire de l'honneur à nos Mortels coupables,
Que de les corriger, même en de méchans vers.

Socrate aimoit *Comus*, il aimoit *Eſculape*:
Eſculape! je t'aime; & je t'aime, ô *Comus!*
Vivez enſemble en Dieux! que le jus de la grape
Vous uniſſe ſans-ceſſe à l'honneur de *Bacbus!*

Mais *Socrate* adoroit l'adorable *Aſpaſie.*
Socrate ſur lui-même avoit beau méditer,
Sa raiſon s'endormit, ſon cœur prit la pthiſie.
Vous ſoupirez mon cœur! voulez-vous l'imiter?

Si je vous adorois, adorable *Henriette!*
En ſuivant mon devoir, vous mettrois-je en courroux?
Gardez-vous de trouver ma demande indiſcrette,
Je m'en plaindrois d'abord à votre digne Epoux.

Con-

Consultez la Vertu, de crainte d'être ingrate ;
Cet Oracle, plus sûr que celui de Calchas,
Déclarera soudain, qu'un Singe de *Socrate*
Seroit peu vertueux, s'il ne vous aimoit pas.

SUR LE

COMMERCE,

Que la Nobleſſe s'interdit.

SAit-on en quel Siècle barbare,
L'orgueil fit bien, pour ſon malheur,
Trouver à la Nobleſſe ignare,
Dans le Commerce un deshonneur?

Sait-on de quel cerveau malade,
Sortit ce préjugé maudit,
Que le Négoce nous dégrade,
Autant que la Guerre annoblit?

Ce fut, croit-on, le fol ouvrage
De *Rome*, en proye à ſes Tyrans.
Tous les Citoyens à *Carthage*,
Etoient Guerriers, étoient Marchands.

Verſez votre ſang héroïque,
Princes! Barons! Comtes! Marquis!
De la Chimère politique
Tous les honneurs vous ſont acquis.

Que l'on faſſe au-moins des Remarques
Sur nos Principes erronés.
Qu'on ſonge au-moins que nos Monarques
Sont tous des Marchands couronnés.

Quoi!

Quoi! le Négoce à la Naiſſance
Déroge, & c'eſt un Fait réel?
Dis donc, *François!* quel eſt en *France*,
Le premier des Marchands de Sel?

Je dis que dans l'*Europe* entière,
Tout Souverain ſait trafiquer.
Je dis que la Cour la plus fière,
S'applique à faire fabriquer.

Mais on ne ſe dit qu'à l'oreille,
Qu'enfermés en leurs Cabinets,
Nos Princes ſavent à merveille
Vendre le ſang de leurs Sujets (*).

On

(*) C'eſt ce qu'on lit aujourd'hui dans des Livres imprimés; voyez, par exemple, le Livret du Sr. de la *Beaumelle* intitulé, *Mes Penſées*; ou *Le qu'en dira-t-on?* Edit. ſix. de *Londres* chez *Nourſe*.

On voit par-tout que la Nobleſſe
Vend les produits de ſes Climats;
Et *Jourdain*, par délicateſſe,
Veut rougir en vendant ſes Draps!

L'Homme, vendant des Allumettes,
Eſt plus eſtimable à mes yeux,
Qu'un Duc & Pair, mangé de dettes,
Qui vend les Fiefs de ſes Ayeux.

Que j'aime un Métier où s'exerce
Le Gentilhomme commerçant,
Quand noble, juſqu'en ſon Commerce,
Il rend ſon Païs floriſſant!

Je ſuis Marchand philoſophique:
Malgré mes trente-deux Quartiers,
J'ouvre au Public une Boutique,
Sans ſonger à mes Héritiers.

Venez Chalands! venez Confrères!
Je vends toujours, à juſte prix,
Aux Foux des Vérités amères,
Et j'offre aux Sages des Avis.

SUR

L'INVENTION de la POUDRE A CANON.

SAtan étant honteux, dit-on,
De lâcher ſa Poudre à canon,
Pour mieux peupler ſon Patrimoine;
Il chargea de ce ſoin maudit,
Un vil Chymiſte, un noir Eſprit,
Un Sot, un *Allemand*, un Moine (*).

(*) *Bertholde* ou *Barthélémi Schwartz*, qui avant s'appelloit *Conſtantin Angklitz*, étoit Cordelier & Chymiſte au milieu du XIV. Siècle. On prétend qu'enfermé dans une priſon, il s'amuſa un jour à travailler ſur le Salpêtre, & que le hazard lui fit trouver le ſecret de la Poudre, qu'il auroit dû cacher, ou en tirer bon parti. Ce ſot, natif de *Fryourg*, ne fit ni l'un ni l'autre.

SUR UN

PORTRAIT

DE

MADAME D'O....

Peint par Mr. ſon Epoux.

AU Temple de l'Hymen qu'on porte le Tableau,
Dit l'Amour, en voyant ce Portrait peu fidèle;
Et la flèche à la main, ſans lever ſon bandeau,
Il grave dans mon cœur tous les traits de la Belle.

APOLOGIE DU VIN DE CHYPRE.

Contre le Vin de *Chypre*, arme-toi Calomnie!
Du Nectar des *Hongrois* c'eſt le divin Rival.
S'il me met au tombeau; c'eſt le poignard d'*Arrie*;
Il tue, & ne fait point de mal.

SUR

SUR LES

THEATRES

DE

MELPOMENE.

A l'Ecole de la Vertu.

CHez la ſublime *Melpomène*,
Quand c'eſt le Dieu des Arts & du Goût qui nous mène,
Sainte Simplicité, pourquoi nous grondes-tu?
Crois-tu, qu'une voix théatrale
Puiſſe empoiſonner la Morale?
Viens pleurer avec moi des Héros malheureux,
Et montre qu'en ton ſein loge un cœur généreux.

Quand je plonge l'eſprit en ſes nobles délices,
Je ſens qu'il aime à s'annoblir;
Je ſens que, par orgueil, il fuit les précipices,
Il craint juſqu'au faux pas, qui pourroit l'avilir.
Je voudrois avoir dit, Dévots! je vous l'avoue,
Le Bon-mot, trop heureux pour l'oublier jamais,
Que *Corneille* étoit *Bourdaloue*,
Que *Racine* étoit *Cheminais*.
Si Tartuffe, au futur Concile,
De cet Arrêt oſe appeller;
Le Quadrille immortel n'en eſt pas moins utile,
Et le ſuivre de loin, déjà c'eſt exceller.

L'ai-

L'aimable *Métaſtaſe* eſt *Corneille*, eſt *Racine*,
En nous faiſant chanter ſes Sermons enchanteurs.
Le *François* toutefois eſt le ſeul qui s'obſtine,
A chanter ſeul chez lui ſes Airs ſi ſéducteurs (*).
Le *François*, qui prétend que ſur le bon Théatre,
L'Amour doit dominer, comme il régne chez lui,
Soupire, étend le corps, bâille & s'endort d'ennui,
Aux Chants *Ultramontains*, que l'*Europe* idolâtre;
Cependant *Métaſtaſe* a du tendre *Quinault*
Le mérite touchant, & n'en a le défaut.

Souf-

(*) Perſonne n'ignore combien *St. Evremond*, la *Bruyére*, & ſurtout *Deſpreaux*, ſe ſont déchaînés contre l'*Opéra François*, dont en effet la Morale eſt très-reprehenſible. Il faut être *François* pour ſe plaire aux *Opéra François*, tandis que les *Tragédies* & les *Comédies Françoiſes* ont l'approbation de l'*Europe* entière. En revanche, l'*Opéra Italien* fait fortune: aujourd'hui à *Liſbonne*, à *Madrit*, à *Londres*, à *Vienne*, à *Dresde*, à *Berlin*, à *Munich*, à *Bareuth*, à *Manheim*, à *Brunswik*, à *Coppenhague* & à *St. Pétersbourg* on repréſente ce Spectacle; & même en quelques grandes Villes de l'*Allemagne*, comme à *Hambourg*, à *Prague* &c.

Souffrez, *François*, qu'un Philoſophe,
A *Cythère* étranger tout autant qu'à *Paris*,
Pour l'intérêt du cœur, ici vous apoſtrophe,
Dût-il de votre ſexe affronter le mépris:
On ne ſait plus aimer en *France*.
Ayez *Ovide*, ayez *Bernard* (*),
L'Art d'aimer eſt encor un art;
Vous ne l'entendez plus, grace à votre inconſtance.
Envain en vos tendres Chanſons,
Envain en vos grands Airs vous chantez vos leçons;
Dans l'Empire amoureux, & dans la Politique,
Votre langue en nos jours eſt trop problématique.

Vous

(*) *Bernard*, jeune & aimable Poète *François*. A l'âge de 19 ans il a compoſé un Poème ſur l'*Art d'aimer*, tout différent de celui d'*Ovide*, & meilleur que celui d'*Ovide*; ſoit dit ſans déplaire aux Admirateurs des Anciens.

Vous confeſſez que vos Sermens
Ont la valeur des Complimens;
Et que ſurtout dans l'art de plaire,
Vous haïſſez l'ennui d'un fatigant Miſtère:
Comment ſauriez-vous donc aimer?
François, on doit vous réformer;
C'eſt à l'*Ultramontain* à faire ce miracle.
En apprenant ſa langue, en voyant ſon ſpectacle,
Vous rentrerez dans l'ordre, & l'Amour étonné
Fera d'un Peuple aveugle un Peuple fortuné (*).

Rece-

(*) Un Etranger revenant de *France*, raconta en ſon Païs, que la Nation *Françoiſe* étoit aveugle: les hommes ont de la peine, *diſoit-il*, à retrouver leurs propres femmes, & les femmes leurs propres maris. Cet Etranger étoit un *Iroquois*. Ne peut-on point ſe méprendre, & avoir des yeux?

Recevez *Métaſtaſe* & ſa doctrine en *France*,

Tous ſes Syſtêmes ſont charmans :

Il enſeigne aux Mortels, comme il faut que l'on penſe,

C'eſt le *Descartes* des Amans (*).

(*) *Senèque* a dit d'un Philoſophe, qu'il avoit écrit pour les cœurs, plutôt que pour les oreilles. *Animis ſcripſit, non auribus.* Il faut dire de Métaſtaſe, *animis ſcripſit & auribus.*

BACCHUS & VENUS.

CONTE.

UN jour *Bacchus*, à moitié gris,
En folâtrant dit à *Cypris*,
Certain petit mot à l'oreille.
Ivrogne! s'écria *Vénus*,
Va, tes hocquets ſont ſuperflus,
Va-t-en careſſer ta bouteille.
Que fit *Bacchus*? il n'eſt pas ſot;
Il prit ſoudain *Vénus* au mot,
Qui fila doux, prétend l'Hiſtoire;
Elle écouta le Dieu du Vin:
Je n'aime point, dit-elle, à boire,
Mais j'aime à manger du raiſin.

LE

LE PERROQUET & L'ECUREUIL.

FABLE.

UN jeune Perroquet parloit plus qu'une Femme.

Peut-être parloit-il quelquefois encor mieux.

Le traître, disoit-on, a surement une ame,

Le fripon sait parler des yeux.

Cependant il n'eut point le rare don de plaire.

Quoiqu'on admirât son caquet,

Par-tout, dans la maison entière,

On haïssoit le Perroquet.

Tandis qu'un Ecureuil agile,

Et par ses sauts & par ses bonds,

Plaisoit par-tout, en Singe habile,

Il plaisoit jusqu'aux Marmitons.

Le

Le Perroquet lui dit, Compère,
Dis-moi, comment fais-tu pour plaire?
De grace, apprends-moi ton ſecret.
L'Ecureuil, qui trouva le Babillard à plaindre,
Répondit ſagement: je ne me fais point craindre,
Je badine, & je ſuis muët.

VERS
SOUS LE
PORTRAIT
DE
LA FONTAINE.

P Hiloſophe enjoué, Poète inimitable,
Il charme les Vieillards, qu'il charmoit
comme Enfans.
On prétend qu'il mourut, autre Conte, autre Fable.
S'il diſparut, il vit parmi tous les vivans.

M L.

METAMORPHOSE D'UN PATRE EN POISSON

A

Mr. L. D. L.

A Toi, cher *Eſculape!* à toi, je vais conter,
Non un ſonge d'*Ovide*, une hiſtoire d'*Eſope*,
Mais un prodige, un fait, qui doit épouvanter
Tous les vrais Croyans de l'*Europe*.
Commençons le récit par l'éloge du Vin.
Non. Bûvons-en plutôt, mon digne Médecin,

De

De peur qu'un certain Fils, mon Rival & mon Maître (*),

Ne ſe plaigne à *Bacchus*, que moins Père que traître,

Pour le chagriner aujourd'hui,

Dans la Vigne en vieillard je grapille après lui.

Enfilons donc une autre route;

Si le chemin n'eſt pas ſi beau,

J'y ferai toujours mieux ſans-doute

Une Satire contre l'Eau.

Je reſpecte, il eſt vrai, *Pindare* (†),

J'appris de lui beaucoup de *Grec* :

Mais il ne fut qu'un Chantre avare.

Conſerve, juſte Ciel! le Seigneur de *Jersbec* (§)!

C'eſt-

(*) L'aimable Mr. *de Hagedoorn*, qui a fait un Poème ſuperbe à la louange du Vin.

(†) *Pindare* commence ſa première Ode par l'éloge de l'Eau. Ἄριστον μὲν ὕδωρ. *Il n'y a rien de meilleur que l'Eau*, dit-il.

(§) *Benoit d'Ahlfeld*, Chevalier & Conſeiller intime de Sa

C'eſt-là le Médecin, dont le ſavoir aimable
Nous guérit à la fois & le corps & le cœur.
D'un Paradis Terreſtre il eſt le Créateur,
Où *Comus* & *Bacchus* entretiennent ſa table;
Où *Minerve* fournit tous les Livres nouveaux,
Mercure les Atlas, *Apollon* les Tableaux.
Déclarons maintenant la guerre,
A ce Jus inſipide, engendré dans la Terre,
Par lequel un *Chiron*, *Germain* (*),
Voulut guérir tous les Malades.
Ce ne ſont pas des cures fades,
Qu'il faut preſcrire au Genre-Humain.

Et

Sa Majeſté *Danoiſe*. C'eſt au pied de la lettre que ce digne Seigneur a ſu faire un Paradis terreſtre de ſa Terre de *Jersbeck*, non loin de la Ville de *Hambourg*. Son Jardin fait honneur à l'*Allemagne*, tandis que ſa perſonne fait un honneur plus ſolide à toute la Nobleſſe de l'*Europe*. Le Portrait de ce digne Gentilhomme eſt bien au deſſus de mon foible pinceau.

(*) Feu Mr. *Hoffman*, célèbre Profeſſeur en Médecine à

Et quand encor le cher *Boerhave* (*)
Vient me propoſer ſon Savon,
Je m'arme d'un tire-bouchon,
Et je m'enferme dans ma cave.
Pour bien laver notre eſtomac,
Point d'eau, mon Cher, du vieux *Pontac*.
Soyons toujours de la Nature
Eſclaves très-obéiſſans,
Apprenons d'elle, que l'Eau pure
Ne vaut rien, même aux Païſans;
Et ſi quelque Eſprit-fort refuſe de m'en croire,
Que je goûte ſon Vin, qu'il liſe mon Hiſtoire.

Dans

Hall en *Saxe*, étoit extrêmement prévenu pour l'Eau pure. Il a écrit une Diſſertation ſur les *Vertus de l'Eau commune*, pour prouver que c'eſt le *Remède univerſel*.

(*) Le grand *Boerhave* ſe déclara poſitivement pour le Savon. Voilà au-moins de quoi bien laver les Malades, diſoit le célèbre *Mr. Eller* à *Berlin*.

Dans les Monts que l'*Ecoſſe* étale juſqu'aux Cieux,
Un Pâtre riche & ſain, Monſtre avaricieux,
Pour étancher ſa ſoif, courut à la Fontaine.
Envain un fameux Cabaret
Offre ſon Aile & ſon Clairet,
Le lâdre remplit ſa bedaine,
De la boiſſon de ſon Matin,
Qui, s'il eût été Pâtre, auroit bû de bon Vin.
La Nature frémit à ce lâche ſpectacle,
Pour l'Homme l'Eau n'eſt point, dit-elle, une boiſſon,
La Nature en courroux fit ſoudain un miracle,
Le Bûveur d'eau devint Poiſſon (*).

Con-

(*) *Jean Ferguiſon*, de la Paroiſſe de *Killmellfoord*, dans le Comté d'*Argyle*, Pâtre de profeſſion, but copieuſement de l'eau froide, un jour qu'il s'étoit extrêmement échauffé. Il

Conſervant toujours ſa figure,

Il n'a vécu que de l'Eau pure,

Pendant le cours de dix-huit ans;

Parlant ſon langage ordinaire,

Pour effrayer la Terre entière,

Hormis les Médecins pédans.

Ami, conçois l'horreur de la métamorphoſe.

Ordonne-moi toujours, de prendre en juſte doſe

La

s'endormit. Au bout de vingt-quatre heures, il s'éveilla avec une groſſe fièvre. Son eſtomac perdit la faculté de retenir tout autre aliment que de l'eau. Se portant bien au reſte, & n'ayant que 36 ans, le cas parut des plus ſinguliers. Ce n'étoit point ce que les *Anglois* appellent *a nine-days wonder*, une *merveille de neuf jours*: cette merveille dura pendant dix-huit triſtes années Mr. *Robert Campbell de Kernan* en inſtruiſit le Dr. *Mortimer* à *Londres*, & cette Lettre, inſérée dans le Tome XXI. de la *Bibl. Brit.* mérite d'être lue. Si les Médecins, portés pour l'Eau, parviennent à faire ſubſiſter les Soldats, comme le Pâtre *Ferguiſon* a ſu ſubſiſter en *Ecoſſe*, la Paix prendra ſans-doute le chemin de la bonne *Aſtrée*. Le digne Médecin à qui l'on raconta ce fait, homme d'une érudition profonde, eſt au pied de la lettre l'antipode des Charlatans, & ſa probité égale la beauté de ſon cœur.

La Liqueur, que le Ciel refuſe aux Animaux.

S'ils bûvoient avec nous, ils ſeroient nos égaux.

Soyons amis, Cinna, *c'eſt moi qui t'en convie*,

Diſoit à ce *Romain*, AUGUSTE l'Empereur:

Soyons amis, L..... ſi je te dois la vie,

C'eſt peu de choſe au-moins, quand tu me dois ton cœur.

INFLEXIBILITÉ DU DESTIN.

IL faut que ſans ſouper cette nuit je me couche,
C'eſt-là mon grand projet. Mais non, dit le Deſtin:
Il s'offre par hazard un pauvre coup de vin;
Je bois, & j'avale une mouche.

DEUX MOTS

A

LA BELLE D. D. B....

ET

AU CHER M. D. W....

Vieni Santo Imeneo.

O vous, dont la beauté divine
Enlèveroit le cœur au plus fier *Miſogune*,
Vous embraſſez donc comme Epoux,
L'Amant de mille Amans, le plus digne de vous?

Autant qu'il vous eſtime, autant qu'il vous adore,

Autant votre choix vous honore;

Bénis, ô Ciel, cet heureux jour!

Et toi, Couple charmant, apprends, que dans ſon Temple,

L'Hymen, en ta faveur, exemple, rare exemple,

Bâtit une Chapelle au culte de l'Amour.

Chi offende, non perdona mai.

QUoi! l'Homme eſt ſi dénaturé,
Qu'au mépris de ſa conſcience,
Il devient l'ennemi juré
De chaque Innocent qu'il offenſe!

Tels ſont nos cœurs. L'Homme inhumain,
Honteux de ſa moindre injuſtice,
Par pur orgueil hait ſon Prochain,
Dès qu'il l'offenſe par malice (*).

L'Hom-

(*) *Odii cauſa acriores, quia iniqua*, dit *Tacite*. Dans l'*Arminius*, Tragédie *Angloiſe* de Mr. *Guillaume Paterſon*, imprimée à *Londres* en 1740, *Ségeſte* dit à *Arminius* : frappe-moi dans cet inſtant; délivre-toi d'un ennemi,

Qui t'ayant offenſé, doit toujours te haïr.

L'Homme eſt ſi lâchement pervers,
Qu'il pardonne, par nonchalance,
Les maux que lui-même a ſoufferts,
Non ceux qu'il cauſe à l'innocence.

Liſons l'Hiſtoire des Tyrans,
Le mauvais cœur s'y développe,
Par ſes forfaits deshonorans,
Le Monſtre devient miſantrope.

CALIGULA fait maltraiter
Rome, à le ſervir toujours prête:
Il oſe bientôt ſouhaiter
Que *Rome* n'eût plus qu'une tête.

NERON

NERON insulte, en fils ingrat,
AGRIPPINE à ses yeux trop fière,
Et dès ce jour le Scélérat
Travaille à la mort de sa Mère.

A son Fils, en Rival cruel,
PHILIPPE arrache une Princesse:
Ce Fils, déclaré criminel (*),
Meurt plein de rage & de tendresse.

Tout Homme est tyran par le cœur,
Dès qu'il se fait une victime:
Il faut, par un faux point-d'honneur,
Qu'il la diffame ou qu'il l'opprime.

Quand

(*) PHILIPPE II. Roi d'*Espagne*, ayant enlevé à son fils unique, à Don CARLOS, une Princesse de *France*, que ce Prince devoit épouser, & dont il étoit éperdûment épris,

Quand vous outragez l'Innocent,

Femmes, que vous êtes traîtreſſes!

Chez vous le cœur eſt tout-puiſſant,

A force d'avoir des foibleſſes,

En vos horribles procédez,

Vous reſſemblez aux Tarentules (*);

Vous rendez ceux que vous mordez,

Et malheureux & ridicules.

Ah!

épris. ce Père ne manqua point d'accuſer ſon fils de Lèze-Majeſté, & de le faire maſſacrer enſuite.

(*) La Tarentule eſt une groſſe Araignée à huit yeux & à huit pates, qui ſe trouve en pluſieurs endroits de l'*Italie*, & ſur-tout aux environs de *Tarente*, d'où elle tire ſon nom. Quand on a été mordu d'une Tarentule, il ſurvient à la partie une douleur très-aigue, ſuivie d'un engourdiſſement preſque total. On tombe dans une profonde triſteſſe, à peine reſpire-t-on, le pouls s'affoiblit, la vue ſe trouble, on perd la connoiſſance, le mouvement & la vie même, à moins qu'on ne ſoit ſecouru. Pour cet effet, il faut qu'un Joueur d'inſtrumens eſſaye des airs différens, pour faire danſer le Malade, qui ſouffre mort & martire, & devient, à force de danſer, ridicule aux yeux de tous ceux qui ne connoiſſent pas le venin de la Tarentule. Voyez les *Mém. de l'Académ. des Sciences* 1702. ou *l'Hiſt. Anc. de Rollin.* T. XI. p. 171.

Ah! s'il en eſt ainſi, pourquoi
Condamnons-nous en ſa retraite
L'Hermite qui, vivant pour ſoi,
Ne craint jamais qu'on le maltraite?

L'Homme appartient à ſon Prochain,
Il doit le ſervir, ſans le craindre;
Et, par un mépris ſans levain,
Punir l'Aggreſſeur, & le plaindre.

SUR

L'AMOUR

A

MADAME D'A.....

QUe l'Amour ſoit un Dieu, je l'accorde à la Fable :

La vérité m'en fait qu'un Démon dangereux.

L'Amant d'une FAUSTINE eſt un Fou miſérable,

L'Amant d'une *Lucrèce* eſt un Sot malheureux.

Le Sage peut aimer, en Fou plein d'eſpérance,

Il n'aimera jamais, comme un Sot ſans eſpoir.

S'il adore *Vénus*, ſur la moindre apparence,

Il n'encenſe *Junon* que par ſimple devoir.

Me

Me préſerve le Ciel d'accepter une chaîne!
Mais ſi je dois aimer, je trouve qu'il vaut mieux
Braver en Papillon la chandelle d'*Hélène*,
Que de mourir de froid, *Pénélope*, à tes yeux.

Que dis-je? je ne ſuis qu'un faux-Sage, un faux-Brave,
Le cœur dément déjà le choix de la raiſon.
Je te vois, *Pénélope*, & je ſuis ton eſclave.
Faut-il que la Vertu nous verſe du poiſon?

Non, jamais la Vertu ne fut empoiſonneuſe;
Elle eſtime un cœur tendre, & borne ſes déſirs:
En Philoſophe aimer la Femme vertueuſe,
C'eſt jouir en Héros du comble des plaiſirs.

A P-

APPEL

A

Mr. DE FONTENELLE.

LA Raiſon dit... [Que dira-t-on contre elle?]
Qu'à certain âge il ne faut plus rimer.

La Raiſon dit... [Mais, ô quelle eſt cruelle!]
Qu'à certain âge il ne faut plus aimer.

Tai-toi, Raiſon! Tu voudrois m'abîmer:
Laiſſons juger le ſage *Fontenelle* (*).

ELOGE

(*) Le ſage *Fontenelle*, âgé de près de cent ans, n'en eſt pas moins, dit-on, encore le même. Importuné par un *quidam*, qui à toute force vouloit entrer dans l'Académie, contre laquelle il n'avoit ceſſé de crier, *Fontenelle* s'écria avec vivacité:

Sommes nous à quarante: on ſe moque de nous:
Sommes-nous trente & neuf; on tombe à nos genoux.

Dans le Marquis de la *Fare*, le talent pour la Poéſie ne ſe développa qu'à l'âge de ſoixante ans, dit *Voltaire*.

ELOGE

DE LA

VERTU,

En deux mille, quatre cent & quarante-huit

STROPHES.

OUVRAGE

ORDONNÉ PAR

Madame la Princeſſe de . . . .

Ne votum ſolvat, nunc Maro vota facit.
MARTIAL. Lib. XII. Epigr. 92.

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

LE grand *Corneille*, ayant fait une petite faute, ſon Confeſſeur le condamna à mettre en Vers *François* le *Latin* d'*A-Kempis*. Pour n'avoir pas fait une faute très-grande, Mr. de ..... fut condamné par Madame la Princeſſe de ..... à chanter en Vers *François* l'Eloge de la Vertu. Il ſe chargea du vœu, & s'en acquitta en 2448 Strophes. On ſupprime ici, pour la commodité du Lecteur, toutes les premières Strophes, on ne donne que la dernière.

ELOGE

DE LA

VERTU.

Defunt non deſideranda.

STROPHE 2448ième.

EN quelque égarement que je puiſſe tomber,
A mes yeux la Vertu n'en ſera pas moins belle;
Que ne ferai-je point pour elle,
Quand ce n'eſt que pour moi, qu'elle oſe ſuccomber?

FIN.

STANCES
A
IRIS
LA CATHOLIQUE.

CHère Iris, pour vous posséder,
S'agit-il d'être *Catholique*?
Eh bien! je dois m'accommoder,
Il faut cesser d'être *Hérétique*.

Le Grand BOURBON fut son métier (*).
Si la *France* vaut une Messe,
Vous valez bien le Monde entier;
Ainsi vous serez ma Papesse.

Volon-

(*) HENRI IV. de *Huguenot* étant devenu *Catholique-Romain*,

Volontiers je veux m'engager
A faire maigre, pour vous plaire.
Quiconque avec vous peut manger,
Ne fait jamais que bonne chère.

Parlez: je croirai bonnement,
Faiſant tout ce que bon vous ſemble,
Pour arriver au Sacrement,
Qui nous met dans un lit enſemble.

Adieu *Luther!* Adieu *Calvin!*
Ne me blâmez point, ſi je change:
Que voulez-vous? c'eſt mon Deſtin,
D'être heureux dans les bras d'un Ange.

Tou-

Romain, dit que la *France* valoit bien une Meſſe. On eſpère au reſte qu'un badinage innocent ne ſera point choquant aux yeux de *Genève* même, & moins encore à *Rome*. *Calamo ludimus.*

Toujours fidèle à *Saint Matthieu*,
Je plains ceux que je ſcandaliſe:
Baiſer le Chef-d'œuvre de Dieu,
C'eſt être de la vraie Egliſe.

VERS

Pour être mis au bas du

PORTRAIT

DU

CHEVALIER TAYLOR,

Célèbre Oculiſte.

A Des Aveugles innombrables,
Ce docte *Anglois* rendit le jour:
Il ne rencontra d'incurables,
Que *Thémis* & *Plutus*, la *Fortune* & l'*Amour* (*).

VERS

(*) La vérité exige d'avertir ici, que les deux derniers Vers ſont ſuſceptibles d'un double ſens, par la faute de l'Auteur, en plus d'un ſens myope.

VERS

Pour être mis au devant d'un Livre

Intitulé

REMARQUES SUR LES GERMANISMES (*).

CE Livre eſt un Préſervatif,
Qu'on donne aux *Allemands* contre les *Germaniſmes*.

Où trouver quelque lénitif
Pour certains *Allemands*, contre les *Galliciſmes*?

SUR

(*) L'Ouvrage en queſtion eſt réellement utile aux *Allemands* & aux *Hollandois*. On ne ſauroit trop le recommander à ces deux Nations. Le Sr. *Mauvillon*, Auteur de ce Livre, y fait des remarques très-ſolides, & c'eſt avec une clarté admirable qu'il y explique certaines difficultés, fort embaraſſantes même pour des *Allemands* qui poſſèdent bien la Langue *Françoiſe*. Il a dédié ſon Ouvrage à Mme. la Comteſſe *de Baudiſſin*. On n'a pas trouvé un mot dans l'Epitre dédicatoire, qui ne ſoit exactement conforme à la vérité.

SUR

CERTAINES COQUETTES,

Pour l'inſtruction de la Jeuneſſe.

IL eſt ſous le Ciel des Coquettes,
Dont tout le monde parle mal,
Et qui font toujours des conquêtes,
Malgré leur décri général.

On ſait qu'elles ne ſont ſi belles,
Que grace à des attraits fardés;
Et qu'on doit ſe défier d'elles,
Ainſi que de leurs procédés.

N'importe, ces Enchantereſſes
Ont un eſſain de Soupirans,
Par des faveurs, par des promeſſes,
Ou par des refus attirans.

Toutes ces Belles ſont Rivales,
Habiles à diſſimuler.
Ce ſont les hautaines *Omphales*,
Hercules, qui vous font filer.

On voit les Mortels les plus graves,
Semblables à nos verds Galans,
De celles dont ils ſont Eſclaves,
Porter le Chiffre & les Rubans.

Ne

Ne voit-on pas chez ces Sirènes,
Des Vieillards mêmes à genoux,
Jouer les plus honteuſes ſcènes,
Au milieu de nos jeunes Foux?

Voilà comme on ſe préoccupe,
Et cependant, qu'y gagne-t-on?
L'honneur de *commencer en dupe*,
Souvent pour *finir en fripon*.

Des Sages font les plus beaux Livres
Contre ces triſtes lâchetés:
Mais c'eſt prêcher à des Sots ivres,
Les plus abſtruſes vérités.

Jeuneſſe, toutefois écoute:
Il faut dans la verte ſaiſon,
Hanter ces Coquettes ſans-doute,
Quand on eſt de bonne maiſon.

Tous les commencemens ſont rudes,
Il ne faut point s'en rebuter;
Mais quand des Folles ſont les prudes,
En Sage il faut-là les planter.

Sont-elles aſſez mercenaires,
Pour vouloir vendre leurs faveurs?
Quittez ſans peine ces Sorcières,
Et portez votre encens ailleurs.

N'avez-

N'avez-vous pas lieu de vous plaindre?
A vos vœux fait-on consentir?
Fuyez: vous avez tout à craindre,
Fuyez l'horreur du repentir.

Marque ces Vers sur tes Tablettes,
Jeuneſſe, & souviens-t-en toujours:
Quand je parle ici de Coquettes,
Je parle de certaines Cours.

LE GUEUX DE MOLIERE.

L'Homme immortel, qui de la *France*
Fut le *Ménandre* & le *Térence*,
En ſon chemin rencontre un Gueux.
Ce Gueux lui demandant l'aumône,
Au-lieu de deux ſous il lui donne,
Se méprenant, un Louis vieux.
Le Pauvre examinant la pièce,
Reconnoît la mépriſe, & court, & fend la preſſe,
Pour rendre le Louis à ſon cher Bienfaiteur.
Molière, ſtupéfait d'une action ſi belle,
Soudain la récompenſe, & s'écrie, ô Seigneur!
Où la vertu ſe fourre-t-elle?

O ſainte Averſion pour le bien du Prochain!

O divines Horreurs pour le gain illicite!

O Doute délicat ſur le don incertain!

O Déſir vertueux de le rendre au plus vite!

Quand chez le Mendiant vous allez vous loger,

Parlez: ne veut-on point ailleurs vous héberger?

SUR LE BONHEUR DES ALLEMANDS.

O Que les *Allemands* ſont des Mortels heureux!

On trouve des Abbés Princes réghans chez eux.

Pour l'Hérétique ſeul, ſi l'Egliſe eſt Marâtre (*),

O qu'elle eſt bonne Mère envers le Gentillâtre,

Qui ſe dit Orthodoxe, & prouve ſes Quartiers!

Il fait, ne faiſant rien, le plus beau des Métiers.

Sans

(*) Il eſt inconcevable, comment *Luther* a pu porter des *Allemands* nobles à renoncer aux dignités & aux richeſſes de l'Egliſe *Romaine*; abjurer des Electorats, des Archevêchés, des Evêchés, c'eſt beaucoup.

Sans ſavoir & ſans induſtrie,
Un Cadet de bonne Maiſon,
Devient, de petit Poliſſon,
Le Souverain de ſa Patrie.

Le Prêtre Gentilhomme a-t-il quelque bonheur?
C'eſt peu d'être Archevêque, il devient Electeur.
Au ſein du Célibat, dans les bras de l'Egliſe,
Le ſort de l'*Allemand* eſt le ſort le plus doux.
Voyons, ſi le meilleur des Jougs,
L'Hymen, encor le favoriſe.
L'*Allemand* bon & généreux,
Tranquile, patient & ſage,
Semble né pour le Mariage;
Il doit donc être Epoux heureux.

Comment pourroit-il ne pas l'être,
Quand l'*Allemande* de bon cœur,
Se fait toujours un point d'honneur,
De nommer ſon Epoux, ſon Seigneur & ſon Maître?

Françoiſes! ſachez admirer
La probité du caractère,
Qui rend toute *Allemande* chère,
A ceux qu'elle fait ſoupirer.

La Beauté, cette bagatelle,
Ne ſe compte jamais, quand l'Ame n'eſt pas belle.

Que l'on demande à l'*Allemand*,
Le plus expert, le plus ſavant,

Ce

Ce que c'eſt qu'une Prude, ou bien une Coquette?

Et l'*Allemand*, Homme de bien,

Secouant gravement la tête,

Dira que juſqu'ici ſa Langue n'en ſait rien (*).

(*) Sans citer ici l'autorité de *Tacite*, ancien Peintre des mœurs de l'*Allemagne*, on aſſure que les *Allemands* n'ont point encore d'expreſſions pour déſigner une Prude & une Coquette. Quelle heureuſe innocence!

INPROMPTU,

Ecrit ſur un carreau de vitre, dans la Sale de Mylord Ch.. d.

DEs Grandeurs d'ici bas tout ſage Eſprit ſe moque.

Je forme deux ſouhaits dictés par la Raiſon:

C'eſt de vivre comme *Addiſon* (*);

Et de mourir ainſi que *Locke* (†).

(*) Voyez les *Memoirs of the life of Joſeph Addiſon*, imprimés à *Londres* en 1722. Cet Auteur aimable, ſi connu par ſon *Caton*, par ſon *Freeholder*, & par la part qu'il eut au *Spectateur Anglois*, au *Tatler* & au *Guardian*, après avoir quitté le poſte de Sécretaire-d'Etat, mourut le 17 de Juin 1719.

(†) *Jean Locke*, s'étant rendu immortel par ſon *Eſſai ſur l'Entendement Humain*, ſans parler ici de ſes autres Ouvrages, mourut comme on doit mourir, le 28 d'Octobre 1704. Voyez ſon Eloge par Mr. *Le Clerc* dans la *Bibliothéque Choiſie T. VI. Art. 5. p.* 342 &c.

SUR LES DIVERSES TRADUCTIONS

DE LA FAMEUSE

CANZONETTA

Du Célèbre METASTASE.

LA LIBERTA.

Grazia all' inganni tuoi
Alfin reſpiro, ô Nice!

ON peut, du *Métaſtaſe*, aiſément translater (*)

La *Canzonette* inimitable.

Mais parvenir encore à l'art de la chanter,

Sans démentir ſon cœur, c'eſt un travail du Diable.

(*) Cette *Canzonetta* a été traduite aſſez foiblement en *François*, aſſez mal en *Allemand* & en *Hollandois*, mais en *Anglois* divinement bien, peu de tems après ſa publication. Il n'eſt point d'exemple que jamais *Canzonetta* ait reçu un honneur pareil. On en a vu, mais ſeulement en manuſcrit, une Traduction *Danoiſe* & *Suédoiſe*. Cependant on n'a encore qu'une Traduction *Françoiſe*, qui pourroit même être plus belle, de toutes les Oeuvres du célèbre Abbé; le premier, dont les Opéra ſont lus avec plaiſir par les Connoiſſeurs du Théatre.

SUR LES

PASSIONS.

JE voudrois dans le ſang laver la moindre injure,
Je ſens que je nâquis eſclave de l'Honneur.
Mais non, me dit la Loi: chetive Créature!
Pardonne; la vengeance appartient au Seigneur.

L'Orgueil m'enfle le cœur & m'étourdit la tête,
La plupart de nos Grands ſont des Nains à mes yeux.
Que nous prêche la Loi? l'Humilité parfaite.
La Loi dit: *le Très-Haut réſiſte à l'Orgueilleux.*

Quel

Quel Sage eſt inſenſible aux attraits des Richeſſes,
Quand ſon deſtin le force à répandre du bien?
J'ai beſoin d'un Tréſor, puiſque j'ai des foibleſſes:
Demande, dit la Loi, *le Pain quotidien.*

Tu m'invites, *Comus!* je vole au badinage,
Pour paſſer en ton Temple un jour délicieux:
Qui m'arrête? la Loi. Que dit-elle? *Sois ſage,*
Sois ſobre, pour entrer au Royaume des Cieux.

Que vois-je? c'eſt *Iris.* Que cette *Iris* eſt belle!
De ſon heureux Epoux partageons les plaiſirs.
Mais conſultons la Loi... La Loi? qu'elle eſt cruelle!
Je ſuis un *Adultère* au *moindre des déſirs.*

Puiſqu'il en eſt ainſi, ſoyez toutes maudites,

Funeſtes Paſſions! qui trahiſſez la Loi....

Mais non.... je vous bénis, Paſſions favorites!

Régnez, mais réglez-vous; guidez, mais ſauvez-moi.

SUR

MON ANGE GARDIEN.

SI tout Homme, pour bien vivre,
A ſon propre Ange Gardien:
Je dois dire que le mien,
Eſt un Coquin qui s'enivre.

REFLEXION

Faite ſur un Tableau repréſentant *Vénus*, du pied de laquelle l'Amour tire cette heureuſe épine, qui fit changer les Roſes de couleur.

QUe du pied de *Vénus* l'Amour tire une épine:

Si j'imite l'Amour, que l'Amour m'exterminel

VERS

VERS

Que le Duc *de Warthon* écrivit ſous ſon propre Buſte (*).

EN tout ſens, quelle illuſtre Tête!
Aimable juſqu'en ſes tranſports,
De jour en jour elle s'apprête,
A ſe ſéparer de ſon corps.

(*) Le Duc *de Warton*, peut-être l'Homme du Monde le plus favoriſé du côté de l'eſprit, au jugement de *Pope* même, trouva ces Vers ſi fort à ſon goût, que de ſa propre main il les mit ſous ſon Buſte, peint avec de l'encre de la *Chine*; il le fit préſenter enſuite au Roi GEORGE I. qui éclata de rire. Cette illuſtre Tête auroit été ſéparée de ſon corps, ſi le Duc n'avoit pris le parti de ſe retirer en *Eſpagne*, où il eſt mort *Catholique*, marié & mépriſé, malgré tout l'eſprit imaginable.

LES VIEILLARDS.

POur renvoyer toujours la Parque,
Tous les Vieillards ont des raiſons.
L'Homme de Cour encor doit ſervir ſon Monarque;
Le Noble Campagnard doit bâtir des maiſons;
Le Plaideur veut finir ſes Procès de Famille;
L'un établir ſon Fils, l'autre établit ſa Fille :
Bref, entendez-les diſcourir,
Nul d'eux n'a le tems de mourir.
Je pourrois terminer ma vie infortunée;
Et ſi la Mort.... pourtant, je voudrois bien ſavoir,
Si tous les Vins de cette année,
Retiendront leur goût de terroir?

HISTOI-

HISTOIRE DE DIOGENE,

Expliquée à l'occaſion d'un Tableau,

A

MADAME D'OS....

Protectrice zèlée de l'Ordre de ST. FRANÇOIS.

SAint *Diogène* étoit un fameux Capucin,
Dévotement logé dans un tonneau de vin.
Il portoit à midi ſouvent une lanterne,
Cherchant un Inconnu de Taverne en Taverne.
Un jour, ALEXANDRE *le Grand*,
(C'étoit quelque Prince *Allemand*,
Toujours plongé dans la crapule:)
Attiré par l'odeur de la Sainte Cellule,

Vint

Vint voir le bon Hermite, & l'entendit prêcher,
Il ne pût jamais s'empêcher,
De s'écrier tout haut, ayant la panse pleine :
Si je n'étois pas Roi, je ſerois *Diogène!*
Va-t-en te promener, dit le Saint en courroux,
Les Tonneaux ſont-ils faits pour contenir des Fous ?

SUR LES

SORCIERES

A la même Madame d'OS....

Perſécutrice zèlée de toutes les Sorcières.

NOs Ayeux bruloient leurs Sorcières,
Quand ils n'en noyoient pas les corps.
Ils ſuivoient leurs ſaintes Lumières,
Ils étoient de vrais Eſprits-forts.

Quand *Luther* & *Calvin* parurent,
L'un *Allemand*, l'autre *Picard*,
Qui le croiroit? Bientôt ils crurent
Que la Magie étoit un Art.

L'Hom-

L'Homme, de plus en plus avare,
Sur ſes beſoins ouvrant les yeux,
Et le Bois devenant plus rare,
On ne bruloit que des *Hébreux*.

C'eſt à *Madrit*, c'eſt à *Lisbonne*,
Qu'on trouve encor de ſaints Bruleurs.
Ailleurs, on ne rôtit perſonne,
Excepté certains Malfaiteurs.

Juſqu'où ne va point l'avarice!
Le Diable en nos jours a beau jeu:
L'Egliſe, ſans le Saint Office,
Réellement ſeroit ſans feu.

Je

Je consens qu'aux vieilles Mégères
On laisse faire leur métier.
Mais quant à nos jeunes Sorcières,
Point de pardon, point de quartier.

Quand nous voyons des Hommes braves,
Devenir tout d'un coup poltrons;
Des Hommes libres, vils esclaves;
Des Gens de probité, fripons:

Quand on voit de saints Personnages,
En Libertins soudain changés;
Quand des Savans & quand des Sages
Deviennent des Foux enragés:

Quand des Monarques ſur leurs Trônes,
A peine encor reſtent des Rois:
On devroit bruler ces Matrones,
Qui font tant de vilains exploits.

Hélas! on croit, malgré les plaintes
De nos Chrétiens enſorcelés,
Que ces Sorcières ſont des Saintes;
Leurs Ennemis ſeroient brulés.

CONSOLATION DANS LES DISGRACES.

L'Hiver à ſes plaiſirs, le Printems ſes douceurs,
L'Eté ſes agrémens, l'Automne a ſes délices,
Pour d'autres, non pour moi. Qu'importe? nos malheurs
Nourriſſent les vertus, & font jeûner les vices.

MON AGE

Marqué ſur les Tablettes

DE

MADAME la C. de Sch.... g.

PAR SON ORDRE.

J'Ai cinquante ans paſſés, d'abord que j'étudie,
Mais j'en ai dix de moins, envers tous les vivans.
Suis-je avec mes Amis, à peine ai-je trente ans;
Et je n'en ai que vingt, quand je ſonge à *Silvie.*

REMERCIMENT

POUR

UN PANTIN,

A

Madame la Comteſſe de B.. née C. de P..

POur faire un préſent magnifique,
Il ſuffit d'être riche & d'être généreux.
Mais pour faire un préſent des plus ingénieux,
Un préſent inſtructif, un préſent ſatirique,
Ainſi que vous, Comteſſe, il faut être doué
D'un génie éminent, d'un eſprit enjoué.

On dit qu'un vieux Pontife & prodigue & ſordide (*),
Pour ſe débaraſſer d'un Chymiſte impudent,
Pour lui donner encor l'avis le plus prudent,
Régala le Souffleur d'un Coffre-fort, mais vuide.
Et vous, pour me guérir enfin
D'un mal plus déſolant que la noire Chymie,
Vous, pour me ramener vers la Philoſophie,
Vous me régalez d'un Pantin.
De ce Docteur muët que l'éloquence eſt mâle!
En danſant ſous ma main, il prêche ſa Morale.
C'eſt bien à tort, *François*, qu'on ſe moque de vous :
Si les Pantins ſont vos images,
Sont-ils les portraits de vos Foux?
Hélas! ils ſont plutôt les portraits de vos Sages.

Com-

(*) LEON X.

Comteſſe! de votre Pantin,
Oui, j'apprendrai l'art difficile
D'être le jouët du Deſtin,
Et d'être diſcret & docile.
Cependant, pour le dire enfin,
Je me ſentirois plus tranquile,
Si j'étois le Pantin agile
De la Donneuſe du Pantin.

SUR

SCARRON.

JE conſens qu'un Eſprit groteſque,
Dans le *Virgile traveſti*,
Admire un Bouffon bas burleſque;
Jamais il ne m'a diverti.
Suis-je chagrin? ſuis-je malade?
Je ris volontiers par boutade,
Et Ragotin eſt mon Patron.
Mais le Roman le plus comique,
C'eſt bien le Roman hiſtorique,
De la Veuve de *Paul Scarron* (*).

EPI-

(*) A cette Veuve célèbre *François de Choiſi*, l'Auteur de la *Relation de Siam*, dédia une Traduction *Françoiſe* de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST, avec l'Epigraphe, *Concupiſcet Rex decorem tuum.*

EPITAPHE DE MR. POUSSIN,

Envoyé de *France*, mort à *Hambourg* en 1749.

CY git du Célibat le Protecteur *Pouſſin* (*),
Qui dans ſon ſecond ſiècle à Dieu rendit ſon ame.

Il a vécu ſans Médecin,

Sans lunettes, ſans canne, &, qui plus eſt, ſans femme.

(*) On n'a jamais pu deviner au juſte l'âge de cet aimable & digne Vieillard, Protecteur zèlé du Célibat. Il ſouffroit quand ſes Amis ſe marioient. Juſqu'au dernier mois de ſa vie il a ſu conſerver la vivacité de ſon eſprit, & ſa haute eſtime pour le Beau-ſexe. Il eſt lui-même l'Auteur de cette Epitaphe; on n'a fourni que les rimes.

SUR UN EDIT DU ROI DE PRUSSE,

Par lequel SA MAJESTE' ordonne le Divorce entre les Gens mariés qui ne peuvent compâtir enſemble.

QUand l'Hymen étonné reçut l'Edit Royal,
Où la Diſcorde rompt le Lien conjugal,
L'Hymen dit aux Chefs de ſes Prêtres:
ALEXANDRE, en Soldat, coupa le Nœud Gordien,
Et FREDERIC en Sage a délié le mien:
Quel eſt le plus grand de ces Maîtres?

RETOUR SUR SOI-MÊME.

JE renonce aux honneurs de la Philoſophie,
Avec le grand *Newton* qu'aurois-je à démêler?
Le Chef-d'œuvre du Ciel, l'adorable *Sophie*,
Eſt l'Aſtre que pour moi je voudrois dévoiler.

Je laiſſe à *Maupertuis* le Globe de ce Monde,
Qu'il le meſure en paix ſans craindre ſon courroux.
Mes yeux meſureront les globes d'une Blonde,
Et que le Monde entier puiſſe en être jaloux.

Qu'on

Qu'on immole à *Vulcain* la Machine Electrique,
Qui confond mon orgueil sans me rendre meilleur.
La brillante *Sophie* est cet objet unique,
Dont les yeux embrasans m'électrisent le cœur.

Au Chantre de BOURBON je laisse la trompette,
Qu'il chante les Vainqueurs, qu'il chante les Vaincus.
Sophie, écoutez-moi: je chante ma défaite,
Je chante vos appas, je chante vos vertus.

Mais que dis-je, insensé! l'insensible *Sophie*
Se rit de ma douleur, est sourde à mes soupirs.
Ah! rentrons dans le sein de la Philosophie,
Ses vérités, Amour, valent tous tes plaisirs.

LE DEFAUT DE BOILEAU DESPREAUX.

TOujours les grands Eſprits ont eu de grands défauts,
Tâchons de dévoiler ceux du grand *Deſpréaux*.
Goûtons une fois dans la vie,
Le plaiſir de l'Orgueil dans les bras de l'Envie.
Peut-être qu'il eſt beau de pouvoir déchirer
Les Lauriers d'un Vainqueur, qu'on fut trop admirer.
Peut-être qu'il eſt doux d'imiter la malice
De cet Enfant, qui ſuce & qui mord ſa Nourrice;

Deſcen-

Descendroit-on jamais à des excès si bas,
Si l'Orgueil abbattu ne s'en relevoit pas?
Pardonne *Despréaux*; en effleurant ta gloire,
On cherche à se glisser dans un coin de l'Histoire.

D'abord avec tous les Dévots,
Décidons, qu'en Démon de la noire Satire,
Cet *Attila* de tous les Sots
Abusoit du talent qu'il avoit à médire.
Pourquoi contre de vils Auteurs,
Employer des armes suspectes?
Hercule exterminoit des Monstres destructeurs,
Il n'écrasoit point les Insectes.
Boileau, pouvant faire pâlir
Des crimes sous des Diadèmes,
Sans-doute eut tort de s'avilir,
A fleurdéliser des Poèmes.

La

La Critique a raiſon. Mais le Dieu du Bon-Goût,
Examinant *Boileau*, le reſpecte & l'abſout.
Au ſurplus j'entends la Prudence,
Qui par un coup d'œil indulgent,
Dit que l'Auteur *François* en *France*,
Evitoit la *Baſtille* & cherchoit de l'argent.
Boileau, ſans être mercenaire,
Aimoit *le ſuperflu*, *choſe ſi néceſſaire* (*);
Remarquons qu'il prit de ſon Roi,
Le nom de *Quinte-Curce*, & n'en prit point l'emploi (†).

Vil

(*) *Le ſuperflu choſe ſi néceſſaire*, dit *Voltaire*, & il n'a pas tort.

(†) *Boileau* fut choiſi avec *Racine*, pour écrire l'Hiſtoire de Louis XIV. Ces Meſſieurs s'en chargeant, & n'en firent rien; eurent-ils tort?

Vil flatteur à la Cour, Héros sur le Parnasse (*);

Boileau se fit pourtant l'affront,

D'attendre son Monarque au bord de l'*Hellespont*.

Peut-on pardonner cette audace,

Quand il ne voulut point, dans un vers incivil,

Proposer au Sultan la cession du *Nil*?

C'est sur ce trait qu'il faut peut-être

Condamner le Flatteur aux fers:

Mais non; il a dit en beaux vers,

Ce qu'en mauvaise prose a prêché plus d'un Prêtre.

Excu-

(*) *Voltaire* dans son *Henriade* accuse nettement les *François* d'être *vils flatteurs à la Cour, Héros aux Champs de Mars*. Il faut donc faire grace à *Despréaux*, & ne point s'étonner que son esprit se soit laissé entraîner au torrent jusqu'à l'*Hellespont* même. Non seulement les Poëtes *François*, mais encore les Prédicateurs, dressoient en ce tems des trophées sur les bords du *Jourdain* & de l'*Euphrate*. *Bayle* a été un des premiers à reprocher publiquement à *Despréaux* cette éclipse de son bon-sens. Voyez *Pens. Div. sur la Comète*, T. I. p. 28, Edit. V.

Excuſons *Deſpréaux* : on pardonne à *Lucain*,
L'yvreſſe de ſon Siècle & du Sénat *Romain*.
Boileau, tout pétri de malice,
Déchiroit le Beau-Sexe, en déchirant le Vice,
Il ne compte à *Paris* que trois Femmes de bien!
Sauf erreur de calcul, chacun compte à ſa guiſe:
Qui prend un nombre impair, fait-il une mépriſe?
Si l'Innocent le croit, le Sage n'en fait rien.
Reprenons toutefois courage.
Le Cenſeur du tendre *Quinault* (*)
Ne fut point l'*Auteur ſans défaut*.
A découvrir le ſien, c'eſt l'Amour qui m'engage.
Pour

(*) *Deſpréaux* n'entendoit point le langage que *Quinault* avoit à parler. Par la raiſon qu'on dira d'abord, *Deſpréaux* haïſſoit le Spectacle de l'Opéra, dont la Morale en effet ne valoit rien. La fadeur de certaines Scènes, inévitable au Faiſeurs d'Opéra, déſoloit l'Auteur Satirique, & le déterminoit à déclamer contre *Quinault*, au-lieu de déclamer contre le Goût. Le beſoin de ſubſiſter fit tomber *Molière* dans

Pour déterrer en ſon Rival
De rares qualités, on eſt toujours myope.
S'agit-il de trouver le mal?
Chaque œil devient un microſcope.
Pour bleſſer donc *Boileau*, je le prends par le cœur,
Par l'eſprit cet *Achille* étant invulnérable:
Boileau n'aima jamais. Pour *Boileau* quel bonheur!
Quelle perte pour nous! quel tort irréparable!
On a beau reſpirer l'air d'une auguſte Cour,
Envain nous ne marchons que ſur d'heureuſes traces,
Sans ſacrifier à l'Amour
Peut-on ſacrifier aux Graces?
Aimez,

le Bas-Comique. Le beſoin de ſubſiſter fit monter *Quinault*, père de cinq filles nubiles, à l'extravagance la plus haute du Sublime amoureux.

Aimez, Miniſtres d'*Apollon*,

De votre Dieu ſuivez l'exemple,

Que l'Amour au ſacré Vallon,

Vous conduiſe en triomphe au travers de ſon Temple.

Si le Pinceau majeſtueux,

Du Peintre emporte le ſuffrage:

Ce n'eſt qu'au Pinceau gracieux,

Que l'Homme rend un tendre hommage.

Quand un cœur jeune a pris ſon pli,

Il ſait porter ſon feu dans la froide vieilleſſe;

Oui, juſqu'en ſon *Anti-Lucrèce*,

Celui de *Polignac* ne s'eſt point démenti (*).

L'auſtère

(*) Ce digne Cardinal avoit le cœur auſſi tendre que noble & généreux. On s'en apperçoit dans ſon Poème ſi ſérieux, ſi magnifique. Si *Deſpréaux* n'avoit pas eu un cœur de glace, ſes Satires mêmes, où le fiel ſe diſtile, ſeroient des Chefs-d'œuvres inimitables, & toujours imités.

L'auſtère *Deſpréaux*, n'ayant qu'un cœur de glace,
Savoit, en *imitant*, *ſe rendre original*;
Mais de la *France* à tort on le nomme l'*Horace*,
Il n'en eſt que le *Juvenal*.

CONSEIL

Pour faire ſon Salut.

VOulez-vous aſpirer à la gloire éternelle?
Chrétiens! écoutez-moi:
Faites pour votre Dieu, ce qu'on fait pour ſon Roi;
Faites pour votre Dieu, ce qu'on fait pour ſa Belle.

VERS

SOUS LE

PORTRAIT

De la jeune Eglé,

MADEMOISELLE d'Ob...

DE cette aimable *Eglé*, que les traits gracieux

Ne te séduisent point, Spectateur téméraire.

Le Ciel formant *Eglé*, pour plaire à tous les yeux,

O qu'il faut plaire au Ciel, belle *Eglé*, pour vous plaire!

IN-

INSTRUCTION

THEATRALE & POLITIQUE,

Pour la Signora

REGINA MINGOTTI,

Appellée à la Cour d'*Eſpagne.*

QUi entends-je! la ſuperbe *Eſpagne*,
Sur la foi d'un goût général,
Enlève à la bonne *Allemagne*,
Son Phénomène Théatral (*)?
Quoi!

(*) Sans augmenter le *Dictionnaire Néologique*, on peut regarder comme un *Phénomène Théatral* la Signora *Regina Valentini*. Née à *Grätz*, Capitale de la *Stirie*, elle y apprit la Muſique; & par un de ces coups de hazard qui doivent arriver, elle ſe fit connoître au Sr. *Pietro Mingotti*, Entrepreneur d'un Opéra *Italien* en *Allemagne*. C'eſt un *Vénitien*, galant-homme, qui a de l'ambition, qui eſt généreux, & n'épargne rien, depuis plus de ſeize années, pour donner aux *Allemands* de bons ſpectacles. *Mingotti*, s'ap-

Quoi! vous, Enfant de la *Stirie*,

Conduite en nos murs par le Sort,

Régine! vous, en *Ibérie*,

Vous ferez tant d'honneur au *Nord*?

Oui, *Melpomène* vous appelle

A ſes plus hautes Dignités.

Les prix de l'une & l'autre Echelle (*),

Sont les prix de vos qualités.

La

percevant du mérite de la *Valentini*, la mit au Théatre. Elle y fit des progrès prodigieux, ſans qu'on s'en apperçût. Elle prit ſoin du ménage de l'Entrepreneur, & lui donna tant de bons conſeils en ſon métier, que par tendreſſe & par reconnoiſſance il en fit ſa femme.

(*) Pour comprendre ce vers, il faut ſavoir, qu'en langage d'Opéra *on fait ſon échelle*, quand on paſſe par tous les degrés, c'eſt-à-dire, quand on commence par le dernier Rôle, & qu'on arrive enfin à l'honneur de jouer le premier. La *Virtuoſa* dit alors, *la ſcala mia è fatta*. Après quoi une Fille d'Opéra ne change plus de nom, lors même qu'elle ſe marie, à moins qu'elle ne quitte le Théatre. La *Valentini* a pris celui de ſon Mari, parce que le nom de

La Muſe aujourd'hui vous deſtine
A chanter les Loix de *Paphos*,
Aux *Eſpagnols* en Héroïne,
Aux *Eſpagnoles* en Héros.

Volez donc, belle *Stirienne*,
Vers le Théatre *Caſtillan*;
Mais n'ayez d'une *Italienne*,
Que la Méthode & le *Toſcan*.

Profitez

de *Mingotti* eſt célèbre dans les Faſtes de *Melpomène*. On ne rapporte tout ceci, que pour faire voir, qu'à force d'étudier on attrappe la Palme. La *Stirienne*, d'abord peu conſidérée, a fait ſa double échelle, & joué tous les Rôles avec applaudiſſement. Le Public n'a point decidé, s'il aime mieux la voir, comme *prima Uomo*, ou comme *prima Donna*. En cette dernière qualité elle a ſu briller ſur le brillant Théatre de *la Saxe*, enſuite en *Italie*, & de-là à *Madrit*. Son Mari, en attendant, a l'honneur de faire repréſenter ſes Opéra à la Cour de Sa Majeſté *Danoiſe*.

Profitez de la circonſtance,
Gagnez ce Peuple valeureux,
Et détachez-le de la *France*,
Par vos chants & par vos beaux yeux.

Aux intérêts de votre Reine,
Liez la Cour, liez les Grands;
Et changez, par un coup de Scène,
Les *Eſpagnols* en *Allemands*.

Prêtez, en prêchant *Métaſtaſe*,
Vos graces à ce grand Docteur:
Et votre voix & votre emphaſe
Enchanteront l'Inquiſiteur.

Vous

Vous avez un cœur *Papiſtique*,
Le *Nonce* ainſi ſera pour vous;
Au nom du Siège *Apoſtolique*
Il doit vous faire les yeux doux.

Partez donc, digne Enchantereſſe!
Que votre ſpectacle accompli
Triomphe enfin, par ſa nobleſſe,
Des Partiſans du vieux *Lulli*.

Protège, *Apollon*, ta *Régine*:
Que les plus graves *Eſpagnols*
Puiſſent trouver en ſa poitrine,
Tout un Concert de Roſſignols (*)!

(*) Les *Eſpagnols* banniront enfin de la Langue *Italienne* une façon de parler très-uſitée en *Italie*. Pour dire figurément, *vivre*

vivre dans une grande pauvreté, ou dit *ſcaldarſi al fuoco degli Spagnuoli*. En *Eſpagne* on paye aſſez largement aujourd'hui *la Virtù*. La *Signora Mingotti*, outre des préſens conſidérables, a eu l'honneur de chanter, pendant un Hiver, à *Madrit*, pour la ſomme de deux mille Piſtoles d'*Eſpagne*. *Scaldarſi al fuoco degli Spagnuoli*, c'eſt faire *la prima Donna* à *Madrit*. A *Lisbonne*, on pouſſe encore plus loin la munificence envers *la Virtù*; le Siécle eſt plus muſical qu'harmonieux, pourroit-on dire.

ROSTBEEF & PUDDING.

Bloc, Campagnard non ſociable,
Avoit pour ſon Livre ſterling,
Tous les jours de Dieu ſur ſa table,
Un bon *Roſtbeef*, un bon *Pudding*;
Il n'en eut jamais davantage.
Mais *Bloc* ayant fait l'héritage
De vingt mille livres ſterlings (*),
Vécut-il mieux l'inſociable?
Il eut, chaque jour, ſur ſa table,
Deux bons *Roſtbeefs*, deux bons *Puddings*.

(*) Des *François* en *Angleterre* écrivent le mot *ſterling* ſans s. Ont-ils tort? ont-ils raiſon? On a eu beſoin de cette lettre, & en ce cas la néceſſité forme des doutes, & choiſit en attendant.

PRO-

PROPOSITION LITTERAIRE D'UN ETRANGER A MESSIEURS de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

Quamvis non velit Usus (*).

CE n'eſt point, comme on ſait, la *France*,
La Reine-Mère des bons Vins,
Qui voudroit outrer l'Abondance,
Aux dépens de ſes chers Voiſins.

Or

(*) A la tête du *Dictionnaire* de cette Académie on voit une vignette avec ces mots, *ſi volet Usus*.

On ſait que le *François* ſolide
N'agit jamais ſans réfléchir,
Juſqu'en ſa Langue il eſt timide,
Il l'aime, & n'oſe l'enrichir.

Mais vous, Arbitres de la Langue,
Et Modérateurs de ſes Loix,
Permettrez-vous qu'on vous harangue,
Pour vous faire eſpérer de vos droits?

Sentez, qu'un préjugé funeſte,
Sous le nom d'un goût délicat,
A tort rend le *François* modeſte;
L'Emprunt n'eſt point un attentat.

Sans

Oui, quand déjà plus d'un Grand-Homme
En ſes Ecrits fait *dévaſter*,
Empruntez noblement de *Rome*,
De quoi noblement ſubſiſter.

Obtrudez à vos Gens d'étude
La bonne Conſtitution,
Que le Beſoin toujours *obtrude*
A la plus riche Nation.

Varrons François, ſi je propoſe
Ce que vous n'oſez m'accorder,
Imitez la Belle, qui n'oſe
Donner ce qu'on doit demander.

Pour

Pour un ſeul mot je m'intéreſſe,

L'*Italie* a ſu le trouver:

Franciſez-moi la *Maritēſſe*,

L'*Europe* doit vous approuver.

DISGRACE DE BOSQUIN.

Bosquin, las de planter des choux,
Se rendit à la Cour. Il y vit la Fortune.
L'Aveugle étoit ſans canne, il lui fit préſent d'une;
La Fortune la prit, & le roua de coups.

REMEDE CONTRE LE SPLEEN.

AMour ! Amour ! va-t-en dire à ta Mère,
Que j'ai le Spleen, à force de souffrir ;
Que je veux prendre, afin de m'en guérir,
Les Vins de *Chypre* & les Bains de *Cythère*.

DENONCIATION

AU

TRES-ILLUSTRE & TRES-CELEBRE

DOCTEUR

CHRYSOSTOME MATHANASIUS.

Ne Respublica detrimentum capiat.

SAis-tu, docte Docteur?... excuse un pléonasme (*),

Indigne, diroit-on, du dernier des Rimeurs.

Pourtant, puisqu'elle échappe à mon enthousiasme,

Conservons l'épithète au Prince des Docteurs.

Sais-

(*) Les *Allemands* donnent volontiers à leurs Docteurs l'épithète de *docte*. Ce seroit en *France* un pléonasme formel. Il y avoit cependant dans un Livre *le docte Morel*, & on mit dans l'errata, lisez *le Docteur Morel*. Voyez *Ménagiana*.

Sais-tu qu'en notre République,
La Discorde infernale infectant les Esprits,
On la prendroit déjà pour un Corps politique,
Où les Grands partagés dévorent les Petits.
On sait comment, Grand *Mathanasé*,
Les trois Religions, au sujet d'une phrase,
Se font toujours la guerre, à la face du Ciel.
Les Dévots ont encor le cœur pétri de fiel;
Quand, par malheur, de plus l'intérêt les divise,
Dieu pourroit-il donner la paix à son Eglise?

Dieu nous garde des Saints, dès qu'ils sont des Bre-
teurs!
Mais, puisqu'enfin *Euclide* unit ses Sectateurs,

Peut-on voir, ſans s'aigrir, lorſque dans nos *Lycées*
Minerve par bonheur aſſemble des Savans,
Que ces graves Mortels, jaloux de leurs penſées,
S'arrachant les cheveux, imitent les Enfans?
Règne à jamais, Diſcorde, au ſein de la *Sorbonne*,
Règne encor en *Pologne*, & règne à *Ratisbonne*,
Règne dans tous les Parlemens;
Mais reſpecte la paix d'un Peuple qui ne t'aime,
Que dans le juſte eſpoir de trouver par toi-même,
Dans un concours de ſentimens,
La Vérité qu'il cherche, & qui toujours échappe
Aux yeux du Fou, croyant avoir l'eſprit du Pape;

Quand nous devons bâtir notre Félicité,
Sur un Commerce libre & ſur l'Egalité,

Le

Le Monde Littéraire eſt plein de *Don Quichottes!*

Pour qui combattons-nous? Hélas! pour nos *Marottes.*

Le Savant, par orgueil veut être Créateur,

O qu'il ſeroit heureux d'être Commentateur!

Nous voulons fonder nos Syſtêmes,

Et nous compoſons des Romans,

Où nous ſommes toûjours nous-mêmes,

Et les Héros & les Amans.

Arrive-t-il qu'on nous diſpute

Le moindre pouce de terrein?

Nous diſons qu'on nous perſécute,

Et nous perſécutons ſoudain.

Quel déſordre honteux dans l'Empire des Lettres (*)!

Si l'Eſprit des Savans eſt le Démon des Prêtres,

(*) Les déſordres de cette nature deviennent ordinaire-

 ment

A notre République il faut un Dictateur,

Et l'on doit te nommer, CESAR *Littérateur!*

Si la Terre se tût à l'aspect d'ALEXANDRE,

Que le Monde savant se taise à ton aspect.

Que tous les Factieux puissent enfin comprendre,

Que du-moins au Public ils doivent du respect.

Dégrade sans pitié celui qui se dégrade,

Croyant dégrader ses égaux.

Quand *Pope*, *Pope* même, est en sa *Dunciade* (*),

Au dessous de ses vils Rivaux;

Dé-

ment trop publiés, pour en parler ici. Mais on ne sait pas communément, que le Docteur *Bentley* refusa un Evêché pour une querelle Littéraire. *Richard Bentley*, Docteur en Théologie, & Bibliothécaire à *Londres*, fut nommé Evêque. Il se rendit à la Cour, pour remercier le Roi GEORGE I. Dans l'Antichambre il entendit par hazard que Mr. *Le Clerc*, Ministre *Arminien* à *Amsterdam*, son Antagoniste, seroit nommé Bibliothécaire à sa place. Dans le même moment on appella le Docteur, pour être présenté au Roi. *Bentley* baisa la main du Roi, & demanda en grace de rester dans son poste. Il aima mieux manquer la Mitre, que céder sa Charge au digne Mr. *Le Clerc*. C'est un fait avéré qu'on pourroit prouver, & dont Mr. *Le Clerc* n'a jamais voulu se plaindre au Public.

(*) Quelque respect qu'on doive aux manes de l'illustre *Pope*

Déclare qu'un Auteur, abuſant du Sarcaſme,

Ne ſera plus loué, que dans le goût d'*Eraſme*.

Pope, ſa *Duneiade* (on oſe le dire) eſt indigne de ce grand Génie. Pour en convaincre ceux qui ne ſont point au fait, on remarque ſeulement, que les *Anglois* appellent *Dunce* un miſérable, qu'en *France* on nommeroit *lourdaut*, *benet*, *ſot*, & *âne* même. *Duncery*, chez les *Anglois*, c'eſt une ſottiſe, une bêtiſe. Qu'on demande après cela, ſi une *Dunciade* auroit dû ſortir de la plume d'un *Pope*? Il eſt permis d'être ſatirique, il n'eſt pas permis d'être impoli & inſultant.

PREDICTION

A

MISS BLACK JINNY.

Jinny, quand je ſuis glorieux,
De ce que vous m'êtes ſi chère,
Ma Muſe, en ſongeant à vos yeux,
Voudroit bien être une étrangère.

Depuis longtems la Folle envain
Cherche à m'inſpirer la faillie,
D'imiter l'Orateur *Romain*,
Dans ſes tranſports pour ſa *Tullie*.

D'a-

D'abord mon cœur y consentit,
Il aime à suivre un grand exemple:
Devinez, ce qui m'interdit
L'honneur de vous bâtir un Temple.

J'ignore, & je veux ignorer,
A quel point on vous trouve aimable;
Mais je pourrois bien adorer
L'Objet, qui vous feroit semblable.

Je suis plus jaloux qu'étonné,
De voir que marchant sur les traces
De l'immortelle *Sévigné*,
Vous badinez avec les Graces.

C'est

C'eſt vous qui prouvez aujourd'hui,
Que dans le Déſert le plus rude,
Le bon Eſprit, domptant l'ennui,
Sait s'orner dans la ſolitude.

Connoître le Monde à ſeize ans;
Et loin de lui ſavoir ſe plaire;
N'avoir que des Morts pour Amans;
C'eſt vivre dans un Monaſtère.

Prendrez-vous donc le Voile enfin?
Non. Vous ferez ſans Croix, ſans Voile,
Le Vœu que vous permit *Calvin*,
Vous ſuivrez *Finny*, votre Etoile.

Dès qu'à l'amour de ſon devoir,
Du Monde on fait un ſacrifice,
Ce Spectacle eſt ſi noble à voir,
Qu'il faut que le Ciel le béniſſe.

Au juſte Ciel confions-nous;
Et vous verrez, par ſa clémence,
Que votre Sort fera, ſans vous,
L'éloge de la Providence.

Prenez, que je m'en flatte envain:
Il ſuffit d'être vertueuſe.
Le Bonheur n'eſt-il pas certain,
Quand on mérite d'être heureuſe?

SUR LES

AGRÉMENS DE L'OBSCURITÉ.

Ama nescire.

S. BERNARD.

SE charge qui voudra du poids d'un Nom fameux,
C'eſt un Fardeau trompeur; le Sage s'en défie.
Le Sage eſt de ſa paix amant trop amoureux,
Pour l'immoler au bruit d'une éclatante vie.
Quand l'Oiſeau de *Minerve* évite le grand jour,
Il évite à la fois le Milan, le Vautour,
Et l'Aigle & le Faucon, tous ces Oiſeaux de proye,
Qui de le déchirer ſe feroient une joye.

Pla-

Plaignons l'Individu, réduit par ſon panchant,
Ou par ſa fauſſe étoile, à ſe faire connoître.
Plutôt que d'afficher que je ſuis un Savant,
J'aimerois mieux ne jamais l'être.
Depuis que mon Voiſin a par malheur appris,
Que je ſai deviner le *Latin* d'*A-Kempis*,
Le Traître me punit de mon ſavoir immenſe.
J'ai beau faire à ſes yeux mes preuves d'ignorance,
Son ſoupçon lui ſuffit; ſur un ſoupçon il hait
Le Pédant, qui ſait plus que ſon Voiſin ne ſait.
Quand le Dieu du Bon-goût, ce Fils de la Nature,
En ſon *Temple François*, par *Voltaire* érigé (*),
Exhorte la Nobleſſe à vaincre un préjugé,
Qui voudroit enchaîner *Minerve* à la Roture:

Le

(*) *Voltaire* finit ſon *Temple du Goût* par une exhorta-

Le Dieu ſans-contredit y parle en Dieu du Goût,
Il dit bien, il dit vrai; mais il ne dit pas tout.
Il ne nous dit point, par exemple,
Qu'un Noble, qui s'annonce avec pompe en ſon Temple,
En Prince, en Duc, en Comte, en Baron, en Marquis,
Toujours y doit brûler l'encens le plus exquis;
Que le Public n'attend de ſa munificence,
Que des préſens réglés ſur ſa haute naiſſance;
Et qu'un Auteur illuſtre, ignorant ſon métier,
Eſt toujours plus rampant qu'un fade Rotutier.

L'In-

tion preſque pathétique, que le Dieu du Goût adreſſe à la Nobleſſe *Françoiſe*, en lui citant des exemples généreux de l'*Italie* & de l'*Angleterre*. Il eſt vrai que ces exemples ne ſont cités que dans les petites notes, & par conſéquent n'appartiennent qu'au Commentateur du Dieu du Goût. Cependant, la vérité étant toujours reſpectable, de quelque organe qu'elle daigne partir, il faut la recevoir avec autant de reſpect que de reſtriction. Convenons qu'on ne *déroge* & qu'on ne *dégénère* point, en ſuivant *Minerve* & *Phébus*; mais qu'il eſt permis à la Nobleſſe, & même très-décent, de ſuivre en maſque ces Divinités ſi aimables: pourquoi ſe faire connoître ſans néceſſité?

L'Insecte critiqueur tombé avec sa famille,
Non sur l'objet obscur, mais sur l'objet qui brille,
Et dès lors quel Héros, fût-il un vrai *Varron*,
Ne feroit pas cent fois le souhait de NERON?
Plût au Ciel, disoit-il, que je ne fûsse écrire!
Et je dis: Plût au Ciel que je ne fûsse lire!

A son Siècle en obscurité,
Prêcher pourtant tout haut plus d'une vérité,
C'est la pente du Sage, & son devoir peut-être.
S'il faut que le Public soit mon Juge & mon Maître,
Qu'il juge, qu'il jouisse à mes yeux de son droit;
En ignorant toujours & mon nom & mon toit.
Qu'on m'appelle *Cotin*, s'il faut que l'on me nomme:
Etoit-il de Paris? Non, il étoit de Rome;

Répondront mes Amis à l'*Hector* curieux (*).

Amis, de bonne foi, que diriez-vous de mieux?

Je ne veux point d'un Biographe,

On reconnoîtroit mal ſon ſoin.

Je ne veux point d'un Cénotaphe,

On ſait que c'eſt un faux témoin.

Mon orgueil raiſonné fuit les honneurs vulgaires,

En refuſant mon nom aux Faſtes Littéraires.

Les Rois, les Souverains, les Héros & les Grands,

Les Artiſtes fameux, les célèbres Savans,

Ont tous à redouter la Gazette & l'Hiſtoire:

Tous vivront, bien ou mal, au Temple de Mémoire.

Je

(*) Au Valet du Joueur de la Comédie. Il demande à ſon Maître ſi *Senèque, ce grand-homme, étoit de Paris?* Non, *répond le Joueur*, il étoit de Rome.

Je n'y ferai point avili;

Et quelque faux pas que je faſſe,

L'heureuſe Obſcurité me déſigne une place,

En quelque Catacombe au Temple de l'Oubli.

PREPARATION THEATRALE,

Pour l'intelligence de

L'OPÉRA

Intitulé

LA CLEMENZA DI TITO.

L'Hiſtoire de Titus n'eſt qu'un Poème en proſe,

Un Roman héroïque, Ouvrage ingénieux,

Qu'écrivit un Pontife, aimant l'Apothéoſe,

Pour porter les Céſars à devenir des Dieux;

De-même, *Fénélon* en *France* Archi-Pontife,

Ecrivit *Télémaque*, autre Hiſtoire apocryphe.

Au-

Aujourd'hui *Métaſtaſe*, en Patron des Vertus,
Prêche aux Grands la clémence, à l'aide de TITUS.
Ce Monarque en ſa Cour aux traîtres, aux traîtreſſes,
Pardonne les fureurs, couronne les foibleſſes;
Et le Ciel, pour bénir TITUS avec éclat,
Inſpire à l'Empereur l'amour du Célibat.

SENTIMENT

SUR

AMELIE,

OU LE

DUC DE FOIX,

Tragédie de VOLTAIRE.

A

Miſs BLACK JINNY.

Amélie, ou le Duc *de Foix*,
Peut avoir le malheur de ne pas trop vous plaire.
Trouvez que c'eſt pourtant un Enfant de *Voltaire*;
J'aime *Amélie*, aimez *Liſois*.

ODE

ODE

D'UN CHANOINE BABILLARD, A UNE CHANOINESSE SILENCIEUSE, A MADEMOISELLE d'Ob...

QUoi! vous avez, belle Sœurette!
Quinze ans, & vous reſtez muëtte,
Avec le pouvoir du parler?
Dans la Nature quel Prodige!
Ah! dites-nous, par quel preſtige,
A-t-on ſu vous enſorceler?

Sœurette, à *Rome Italienne*,

Qui feroit *Allemande* à *Vienne*,

Qui feroit *Françoise* à *Paris*;

Sœurette au sein de sa Famille,

Ne fournit, quelque aimable Fille,

Que des œillades ou des ris.

Sœurette, qui tient de sa Mère,

L'art de penser, le don de plaire,

Qui marche & qui danse si bien;

Qui chante avec méthode & grace,

Finazzi, *Pergolèse* & *Hasse* (*),

Sœurette encor ne nous dit rien.

Voilà

(*) Fameux Maîtres de *Chapelle*, dont le dernier est *Allemand*, pas loin de *Hambourg*, dans une petite Bourgade qu'on nomme *Bergdorff*.

Voilà comment, ma Bien-aimée,
Voilà comment la Renommée
Sur vous s'explique en tous les lieux.
Souffrez que son écho vous touche,
Afin que votre belle bouche
Parle aussi bien que vos beaux yeux.

Momus ne pouvant point médire
De *Vénus*, fit une Satire
Contre son soulier trop pointu.
Aujourd'hui de vous il s'approche,
Que dit *Momus*? il vous reproche
Le rare excès d'une vertu.

Auriez-

Auriez-vous fait, en Chanoineſſe,
Par promptitude ou par foibleſſe,
Vœu d'un ſilence limité?
Non. Vous naquîtes trop ſenſée,
Pour concevoir une penſée,
Funeſte à la Société.

Pour avoir un défaut unique,
Seroit-ce enfin par politique,
Que vous vous taiſez parmi nous?
A quinze ans on peut ſe contraindre,
A quinze ans on ſait déjà feindre,
Mais cet art n'eſt pas fait pour vous!

C'eſt

C'eſt votre Eſprit déjà ſolide,
Qui, délicat & non timide,
Veut, pour briller, un Précurſeur.
Satisfait de ſon exiſtence,
Il veut, pour rompre le ſilence,
Entendre parler votre cœur.

Contentez cet Eſprit ſi ſage.
Quand votre cœur oſe à votre âge,
Lui donner un ſon de ſa voix:
Il doit bien faire à la Sageſſe,
De bonnes preuves de Nobleſſe,
Tels ſont nos Statuts, tels nos Droits.

PRO MEMORIA,

AU

MARQUIS DE S.....O,

CHEVALIER de MALTHE,

ET

Membre d'une Académie Royale des Sciences dans le NORD.

MArquis! j'approuve en toi l'Amour de la Patrie.

Oui, de l'*Europe* entière ayant fait le grand tour,

Au Théatre natal aujourd'hui de retour,

Sois Citoyen zèlé, juſqu'à l'idolâtrie.

D'un

D'un ſage Voyageur le retour & le choix,
Ne ſauroient que flatter la Rivale des Rois :
Si *Vérone*, au mérite érigeant des Statues (*),
Veut bien récompenſer le tien;
Que ton illuſtre Ami, concourant à ſes vues,
Eterniſe à la fois & ton nom & le ſien.
Dois-je expliquer mieux ma penſée,
Trancher le mot en ta faveur?
Cher Chevalier, à ton honneur,
Que *Monténari* chante, & chante une *Odyſſée* (†).

Le

(*) La Patrie de *Catulle* & du vieux *Pline*, la Ville de *Vérone* eſt féconde en Hommes illuſtres. *Vérone* a fait ériger avec beaucoup de juſtice une Statue au célèbre Marquis *Scipion Maffei*. Cette Statue fait honneur à *Vérone* même.

(†) Mr. le Comte *Alfonſe Monténari*, Seigneur *Véronois*, eſt excellent Poète *Italien* & *Latin*. On prend la liberté de donner ici un échantillon de ſa Muſe *Latine*, dans l'eſpérance qu'il voudra bien excuſer cette licence poétique.

SUB ICONE REGINÆ HUNGARIÆ.

Hæc elata ſuper ſexus utriuſque decorem,
Colligit in ſexu quidquid utroque boni eſt.

Con-

Le Dieu du Jour, le Dieu des Vers,
Pour l'intérêt ſi ſaint du Monde qu'il éclaire,
Répandroit ſa vive lumière
Sur l'art de voyager, & de voir l'Univers.
Bientôt la ſaine Politique
Marqueroit à ſon coin l'Ouvrage didactique;
Tandis que l'Amour du Prochain
Enſeigneroit comment les Sages,
Doivent de plus, en leurs voyages,
Etudier le Genre-humain.

En

Conſilio & ſapiens, conſtansque in rebus agendis,
Dulce ac magnanimum cor, ut ametur, habet.
Mitis & abſque dolo, muliebris & inſcia faſtus,
Quod premit in ſolio Juſque Piumque colit.
Rebus at advigilat, ſemper miſcetque viciſſim
Regia fœmineis fulmina blanditiis.

En attendant, Marquis, ſois plus heureux qu'*Ulyſſe*.
Au foyer paternel, au ſopha du Repos,
Que ton eſprit ſi prompt, en Voyageur, jouiſſe
Du plaiſir de franchir & les Monts & les Flots.
Que la *Pérégrinomanie*
Travaille ton riche génie,
Il eſt en droit de s'abſenter.
De la petite à la grande Ourſe,
Qu'il faſſe ſouvent quelque courſe,
Et que je ſache l'arrêter.
De l'Aurore au Couchant, du Couchant à l'Aurore,
Quoi! tandis que le *Sund*, tandis que le *Boſphore*,
La *Seine*, la *Néva*, la *Tamiſe* & le *Pô*,
Font de ton nom *ſacré* retentir leur écho;

Quand la *Saxe* te loue, & la *Suiſſe* t'exalte;

Quand *Iris* ſe ſouvient du Corſaire de *Malthe*;

Quand du Couſin Baron l'adorable Moitié

T'aſſure, ô mon Neveu, de ſa tendre amitié;

Coupable de lèze-mémoire,

Pourrois-tu de ton cœur effacer ton Hiſtoire?

Me puniſſe l'Amour, ſi jamais je le croi;

Non, le Fils de ma Sœur ſait penſer même à moi.

Un Mortel éclairé, qui viſita l'*Europe*,

Pour confronter les mœurs & les goûts des Humains,

Court riſque, je le ſai, de mourir miſantrope:

Mais je connois mon ſang, il vainc tous les chagrins,

Et

Et s'il a des humeurs, le morne *Quiétiſme*,

Eſt plutôt ſon défaut, que le noir *Timoniſme* (*).

Loin d'oublier, digne Marquis,

Les cœurs que ton cœur s'eſt acquis,

Par les Dieux de la Mer ſi *Veniſe* eſt fondée,

Tu ſais te rappeller l'idée

De ces murs enchanteurs de ce charmant ſéjour,

Où *Mercure* aux Mortels amène la Fortune,

Où le plus beau Baſſin, Chef-d'œuvre de *Neptune*,

Fut conſtruit par ce Dieu, ſur un plan de l'Amour;

De

(*) Mot nouveau, qui mérite d'être reçu. On dit le *Luthéraniſme*, le *Calviniſme*, le *Janſéniſme*; diſons donc le *Timoniſme*, pour exprimer les ſentimens de *Timon* le *Miſantrope*.

De deux *Louis* & de deux *Jeannes* (*),

Souviens-toi du-moins quelquefois.

Sur l'Aſtre, Chevalier *Malthois*,

Que ne faiſons-nous point encor des caravanes!

(*) Il ne s'agit point ici de la célèbre Papeſſe *Jeanne*, ni de la célèbre *Jeanne*, Pucelle d'*Orléans*. On fait cette remarque en faveur de ceux qui n'étant pas trop verſés dans la Chronologie, pourroient faire des mépriſes préjudiciables à l'Auteur de ce *Pro Memoria*.

PRIERE
DE LA
FEMME STERILE,

Miſe en vers par ordre d'une Dame de Cour.

DElivre-moi, Seigneur, de l'état malheureux,
Qui ſous l'ancienne Loi maudit par les *Hébreux*,
A des Arbres ſans fruits honteuſement m'égale;
Daigne bénir enfin ma couche conjugale.
Si toutefois, Seigneur, ta ſainte Volonté
S'oppoſe aux tendres vœux qu'ici mon cœur t'adreſſe,
Que du-moins mon Epoux me convainque ſans-ceſſe
De ma ſtérilité!

AVANTAGE DE LA LAIDEUR.

A MADAME D'O....

SI du droit d'être laid, l'aimable *Pélisson* (*)
Eut l'esprit d'abuser ce *François* eut raison,
Il connut la valeur du don de la Figure,
C'est un présent léger de la riche Nature.
Envain on nous le vante, en l'examinant bien,
Pour l'Homme délicat, le présent ne vaut rien.

A la

(*) *Pélisson*, l'Historien de l'Académie *Françoise*, étoit si hideux, que *Guilleragues* dit un jour qu'il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Ce bon-mot fit fortune aux dépens de *Pélisson*.

A la Guerre, à la Cour, s'il a ſon avantage,
Il ſéduit le Commun, rarement l'œil du Sage;
Le Don de prévenir, ce Don ſi dangereux,
Quand a-t-il le pouvoir de rendre un cœur heureux?
Toujours j'oſe à la Beauté même,
A vous, divine O..... préſenter ma laideur.
Mon muſeau décharné, gris, jaune, vert & blême,
Tout rebutant qu'il eſt, ne vous fait jamais peur.
Vous ſavez lui rendre juſtice,
Je ſai tout ce que je lui dois;
A contre-ſens nouveau *Narciſſe*,
Je ſuis charmé de mon minois.
J'écoute, en mon miroir, un Peintre qui m'excite
A ſuppoſer, du-moins, que j'aye un vrai mérite;

Vous ne devinez pas quel plaiſir on me fait,
Quand, ſuivant votre exemple, on dit que je ſuis
laid.
C'eſt l'Homme, convaincu de ſa laideur extrême,
Qui peut ſe dire heureux, dès le moment qu'on l'aime.
Il ne doit qu'à ſon cœur le cœur de ſon *Iris*,
Tandis qu'à ſes appas le brillant *Adonis*
Doit l'équivoque honneur de ſa mince victoire;
Ce n'eſt qu'une ſurpriſe, il triomphe ſans gloire (*).
Que l'Homme adore la Beauté,
Que la Femme refuſe un tribut ſi vulgaire;
Dès qu'elle s'amourache, elle ne flatte guére
L'Amour-propre & la Vanité.

Lors-

(*) *Ninon Lenclos* mérite d'être écoutée là-deſſus. *Votre prétendu triomphe peut donc avoir*, dit-elle, *quelquefois des cauſes, qui, loin d'être glorieuſes pour vous, ne ſerviroient qu'à vous humilier, ſi vous les connoiſſiez.* Lettre XLV.

Lorſque *Pâris* ſe mit entre les bras d'*Hélène*;
Il ne fût que fournir un ſpectacle honteux:
On n'y vit qu'un tableau de la miſère humaine,
On n'eut que du mépris pour le Couple amoureux.
Lorſqu'aux yeux enchanteurs du jeune *Alcibiade*,
Socrate, malgré ſa laideur (*),
Mit aux pieds d'*Aſpaſie* un cœur tendre & malade,
Et le fit recevoir, par ſa touchante ardeur:
Ce fut un beau tableau de l'humaine Sageſſe,
Qui ſe prête aux douceurs de ſa noble foibleſſe.
Ici ſuppoſons un moment,
Que vous dûſſiez aimer, adorable *Henriette*;
Choiſiriez-vous pour votre Amant,
Un Miracle d'amour, un Mignon de couchette?

Ici

(*) *Socrate*, au rapport de *Platon* & de *Xénophon*, étoit d'une laideur exceſſive. Il avoit le nez d'un Singe, & les yeux lui ſortoient de la tête, cependant la Sageſſe le choiſit pour en faire le plus ſage des Hommes. *Eſope*, avant lui,

Ici ne conviendrez-vous pas,
Que *Socrate* si laid semble aux pieds d'*Aſpaſie*,
Plus digne de ma jalouſie,
Que *Pâris*, qu'une *Hélène* embraſſe entre ſes bras?
Gardons-nous que le cœur murmure
De l'hommage qu'on rend à la belle Figure.
Par le Bon-ſens il m'eſt permis,
De rendre grace au Ciel de mon hideux viſage.
Si l'Homme malheureux a l'heureux avantage
De n'avoir que de vrais Amis;
J'apprends à l'Homme laid, que la Belle qui l'aime,
L'honore en s'honorant, & l'eſtime de-même.

eut le même bonheur. Les deux plus grands Maîtres de Morale ont été les plus laids de leur ſiècle.

IMPERTINENCE DE BACHUS.

CONTE A Mr. LE COMTE DE.....

Très-foncier & Grand Doyen d'une Cathédrale.

DE désirs en désirs, de souhaits en souhaits,
Nous traînons notre courte vie,
Tandis que la Philosophie
Nous exhorte sans-cesse à vivotter en paix.
Est-ce à l'Homme à former tant de vœux téméraires,
A forger des projets si vains,
A se repaître de chimères,
A se proposer des desseins?

Digne Chef d'une Cathédrale,
Si l'Homme écoutoit ta Morale,

Il sauroit l'art de se borner.

Il se contiendroit en sa sphère,

Et jamais fureur étrangère

N'iroit jusqu'à le suborner.

Pour comble de dégoût, dans l'Homme misérable,

Le cœur fait imiter les écarts de l'esprit.

De tous les Sens trompeurs esclave déplorable,

Plus il se sent des fers, & plus il s'applaudit.

Le Vice dominant, ce Tyran invincible,

Menace d'engloutir les vices, ses rivaux:

Le Monstre cependant, sur son Trône paisible,

Souvent ose appeller ces mêmes Tyranneaux.

Hélas! l'Homme est toujours en proye à tant d'amorces,

Que la Sagesse envain fait retentir sa voix.

Nos

Nos cœurs se livreroient, sans le manque de forces,

A tous les vices à la fois.

PRÉLAT, à ce propos souffre que je te rime

L'IMPERTINENCE DE BACHUS.

C'est un CONTE, il est vrai, que me dicte *Phébus*,

Mais un CONTE MORAL, qui vaut une MAXIME.

Rempli de vin & de désir,

Bachus, pour changer de plaisir,

Après *Vénus* crioit sans-cesse.

La Belle vint. Le gros Cochon

Lui dit; bon soir, bonne Déesse,

Prête-moi ton tire-bouchon.

USAGE DES LANGUES VIVANTES.

Selon le goût de l'Empereur CHARLES-QUINT (*).

POur parler au bon Dieu, fachez le *Caſtillan;*

Pour parler au Beau-Sexe, apprenez le *Toſcan;*

Apprenez le *François* pour bien parler aux Hommes.

Vous apprendrez l'*Anglois* pour parler aux Oiſeaux,

Apprenez l'*Allemand* pour parler aux Chevaux.

Savez-vous le *Latin*? Eh bien, parlez aux Gnômes.

(*) Si CHARLES-QUINT revenoit au Monde, il jugeroit mieux de la Langue *Angloiſe*, & mépriſeroit moins le *haut Allemand*. Cet Empereur ignoroit abſolument le *Latin*. Un jour qu'il fut harangué en cette Langue, il ſoupira en diſant, HADRIEN *me le diſoit bien*. Le Pape HADRIEN VI. étant encore ſon Précepteur, lui avoit prédit qu'il ſe repentiroit s'il n'apprenoit pas le *Latin*, qu'on bannit aujourd'hui de force.

COURS

COURS DE MORALE, DE NINON LENCLOS,

DAns un Cabinet de verdure,
Lorſque la Reine de *Paphos*,
A l'aîné des Amours fit faire la lecture
De ce Cours de Morale, enſeigné par *Lenclos* (*):
Se peut-il, juſtes Dieux! s'écria la Déeſſe,
Que la tendre *Ninon*, ma fidèle Prêtreſſe,
Soit

(*) Tous ceux qui ont de la lecture, connoiſſent *Ninon Lenclos*. Il ſeroit même honteux de ne pas connoître cette illuſtre *Françoiſe*. On ne loue point les deux Hiſtoires différentes qui viennent de paroître à ſon ſujet; mais on ne ſauroit louer aſſez les Lettres de cette aimable perſonne, au

Soit l'Auteur d'un Ouvrage, où l'aveugle Mortel
Découvre juſqu'au fond les ſecrets de l'Autel!
De mon Sexe avili les plus ſacrés Miſtères,
Y ſont tout prophanés aux cœurs les plus vulgaires,
Ah! *Ninon*, falloit-il, apprendre au Genre-Humain,
Que la Nature en nous tend toujours à ſa fin (*),
Que le beſoin d'aimer entrant en notre eſſence,
Laiſſe en certains inſtans la vertu ſans défenſe,
Que ſouvent ſans amour & ſans preſſentiment (†),
On ſuccombe, on ſe perd, ſans qu'on ſache comment,
Etoit-

au jeune Marquis *de Sévigné*. Dès la première, elle lui dit: *Nous allons donc faire enſemble un cours de Morale. Oui, Monſieur, de Morale!* En effet, elle tint parole. Ses Lettres toutes ſpirituelles appartiennent à la Bibliothèque du Cœur.

(*) *La Nature veille toujours, elle tend à ſa fin. Le beſoin d'aimer fait dans une Femme une partie d'elle-même; ſa vertu n'eſt qu'une pièce de rapport*, dit *Ninon* Lettre X. p. 34. Edition de *la Haye* 1750. Après avoir aſſuré, qu'*il eſt de malheureux inſtans, où la plus vertueuſe eſt la plus foible.*

(†) *Je ſuis très-perſuadée que quelquefois il n'eſt pas même beſoin*

Etoit-ce à toi, Traîtreſſe! à révéler aux Hommes (*),
Que les beaux ſentimens en nous ſont des fantômes;
Que ſi jadis l'Amour ſe fondoit ſur l'honneur,
Il n'eſt plus aujourd'hui que le jeu de l'humeur?
Quoi! tout Amant timide ou nous choque ou nous gêne (†),
Un inſtinct machinal nous gagne & nous entraîne,
L'idole

beſoin d'amour, pour nous faire ſuccomber, dit *Ninon* Lettre X. p. 33. C'eſt ce qu'elle prouve enſuite, par la défaite d'une Femme, qui, quoiqu'aimable, n'avoit jamais été ſoupçonnée d'aucune affaire de cœur.

(*) Dans la Lettre XIV. p. 47. elle dit au Marquis ſon Elève: *Vous voyez que je vous révèle les ſecrets de la bonne Déeſſe* &c. Selon *Ninon*, *tous les beaux Syſtêmes, dont les Femmes font un ſi pompeux étalage, ne ſont que de vains fantômes.* Lettre X. p. 35. *Jadis on traitoit l'amour comme une affaire d'honneur; aujourd'hui l'amour n'eſt plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité*, dit *Ninon* Lettre XXI. p. 67.

(†) Voyez la *Lettre* XVI. p. 53. & *Lettre* XVII. p. 55. *Les Femmes cedent moins à la connoiſſance du mérite, qu'à un inſtinct machinal, & preſque toujours aveugle*, dit *Ninon* Lettre XIV. p. 46. Voyez encore Lettre VIII. p. 24.

L'Idole que fournit l'Ecole de *Platon* (*),

Eſt briſée à jamais par la main de *Ninon*;

Et quand la Femme ſage échappe à la foibleſſe,

C'eſt l'Amant mal-adroit, qui manque ſa Maîtreſſe (†);

L'Amour, enfin l'Amour, n'a plus de probité (‡)?

Ah! pour parler ainſi, *Ninon*, en-vérité

Il faut, non être Fille, il faut, non être Femme (§),

Il faut n'être qu'un Monſtre & ſans ſexe & ſans ame.

Ainſi parla *Vénus*, pour ſa gloire en courroux.

L'Aîné de ſes Enfans à ſes pieds, à genoux,

Lui

(*) *Dans tous les Siècles pour juſtifier les paſſions n'en a-t-on pas fait l'apothéoſe? que fais-je, moi? j'oſe décrier la ſuperſtition accréditée; je briſe l'idole*, dit *Ninon*, Lettre XXVII. p. 92.

(†) C'eſt ce que *Ninon* aſſure formellement dans ſa XVI. Lettre. *Le Phyſique détruit le Métaphyſique*, c'eſt ſa déciſion.

(‡) *De la probité en Amour, Marquis! y penſez-vous? Ah! vous êtes un homme noyé.* C'eſt le commencement de la *Lettre* XXI. p. 67.

(§) *Ne ſavez-vous pas, Marquis, que l'Etre du Monde, qui penſe le plus mal des Femmes, c'eſt une Femme?* dit *Ninon* Lettre XV. p. 48.

Lui dit, mais de ce ton qu'il prend quand il veut plaire,

Souffrez, ô Reine de *Cythère*!

Que j'excuse envers vous *Ninon*;

J'ai guidé son esprit, son cœur & son crayon.

Sentez que son Cours de Morale (*),

N'est point l'Essai dévot d'une antique Vestale,

N'est point le Testament d'une Femme de Cour,

Ni le vil *A*, *B*, *C*, d'une Agnès en amour.

Quand *Ninon*, Prêtresse, Interprète,

Révèle un secret odieux,

C'est à la Prude, à la Coquette,

A baisser humblement les yeux.

Et

(*) Le *Cours de Morale* de *Ninon* paroîtra peut-être frivole à plus d'un Esprit sérieux. Qu'on examine cependant ses Lettres. Quand elles seroient supposées, comme on le prétend, elles ne perdroient pas pour cela leur mérite. Leur Editeur a toujours fait un présent très-estimable à tous ceux qui étudient le cœur humain. On seroit tenté presque de tirer un Recueil d'Aphorismes moraux de ces Lettres didactiques, pour l'instruction de la Jeunesse.

Et quelle eſt la *Platonicienne*,
Qui dans ſon grand cœur ne convienne,
Que tous ſes ſoupirs innocens,
Roulent enfin ſur le Phyſique?
C'eſt un Fait: l'Amour *Platonique*
N'eſt que l'ouvrage pur des Sens (*).
Cet aveu ſi beau, ſi ſincère,
Ne devroit point effaroucher.
Que dis-je? il devroit plutôt plaire,
Il devroit même nous toucher.
D'un cœur remportant la victoire,
L'aveu doit rehauſſer la gloire,

Aux

(*) Sur cet article *Ninon* eſt encore déciſive dans toutes ſes *Décrétales*. A vous examiner aujourd'hui, on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de ſoutenir que l'Amour étoit l'ouvrage des Sens, *dit Ninon à* ſon *Marquis*, Lettre XXXV. p. 130.

Aux yeux de qui ſait réfléchir.

Et la plus fière *Janſéniſte* (*),

En ſa défaite la plus triſte,

A cet aveu doit recourir.

Ninon juge avec connoiſſance,

Et prouve que l'Amour en paix,

Souvent périt par l'abondance,

Mais de beſoin ne meurt jamais (†).

Apprenons de ce beau Génie,

Combien l'auſtère Oeconomie

Doit

(*) *Ninon* n'aimoit pas trop les Métaphyſiciennes. Selon elle, leurs affaires de cœur finiſſent toujours comme celles de la Femme la moins délicate. Un jour elle diſoit à la Reine CHRISTINE de *Suède*, que ces Prudes étoient les *Janſéniſtes de l'Amour*, Voyez la Lettre X. p. 35.

(†) *Je l'ai toujours dit*, dit *Ninon*, *l'amour ne meurt jamais de beſoin, mais ſouvent d'indigeſtion.* Lettre XLI. p. 148.

Doit régner en nos sentimens.

Sans ce Systême Oeconomique,

Il n'est point de Métaphysique,

Dans le Royaume des Amans (*).

De l'aimable *Ninon* les Lettres Pastorales,

Forment un Code précieux :

Ce sont autant de Décrétales,

Que je dois publier dans l'Empire amoureux.

Nous

(*) *Vous apprendrez, par mon exemple, que l'œconomie des sentimens est peut-être en amour la seule Métaphysique raisonnable*, dit *Ninon* encore dans la même Lettre, qui réellement est une Lettre Pastorale, une Décrétale, pour tous les jeunes-gens. Citons-en i un passage, qui vaut la Bulle d'Or du St. Empire Romain : *Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur, que la résistance d'une femme, qui vous engage à ne pas abuser de sa foiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu?* Lett. XLI. p. 147.

Nous convenons que *la Nature* (*)

Sut former l'ame de Ninon,

*De la volupté d'*Epicure,

Et de la vertu de Caton;

Pourquoi donc redouter l'Ouvrage

D'une Belle si tendre, & d'un Auteur si sage,

De NINON DE L'ENCLOS, dont le nom immortel

Mérite en votre Temple, ô ma Mère! un Autel?

Ne

(*) C'est le Portrait gracieux que *Saint Evremond* fit de cette illustre Fille, dans une Lettre qu'il lui écrivit: il sera sans-doute permis de citer ces quatre vers, pour les faire approuver par l'Amour même. Renvoyons encore les Curieux au *Temple du Goût*, érigé par *Voltaire*, pour y admirer *Ninon*:

Ninon cet objet si vanté,
Qui joignit tant de probité
Au doux talent d'être volage.

Selon les *Nouvelles Littéraires* on prépare actuellement en *France* l'Histoire véritable de cette Fille si célèbre, qui a fait avouer à ses Amans, qu'ils n'avoient point de Rivaux plus à craindre que ses Amis. Quelle femelle!

Ne croyez point que l'Homme ignore,
Ce que vous voudriez cacher.
Il connoît votre Sexe, & ne peut s'empêcher
Qu'il ne s'en plaigne & ne l'adore.
Il faut que sous vos Etendars,
L'Amant imite le Dieu *Mars*,
Qu'il sente le péril, le recherche, l'affronte,
Et suivant son devoir, ne craigne que la honte.

Au nom de *Mars*, *Vénus* rougit,
Ne parla plus & s'endormit.
Mais l'Amour, Avocat triomphant du scrupule,
A tous les Prêtres de *Paphos*,
Soudain fit recevoir la Bulle
De Sainte NINON DE L'ENCLOS.

LE-

LEÇONS SUR LA JALOUSIE.

TOut Amant, non jaloux du cœur de ſa Maîtreſſe,
Me ſemble un Arrogant, un Fat impérieux,
Qui ſûr de ſa conquête, & vainqueur glorieux,
Mépriſe en ſes Rivaux l'audace & la foibleſſe;
Il s'endort ſur la foi d'un mérite impoſant:
O qu'il ſeroit jaloux, s'il n'étoit ſuffiſant!

Tout Epoux, au contraire, eſt un Poltron comique,
Si, jaloux de ſa Femme, il oſe l'inſulter,
Par des ſoupçons honteux, qu'il devroit rejetter,
Sur la foi de l'Hymen point de peur chimérique.
Un Epoux, honnête homme, eſt l'unique Animal,
Qui doit avec hauteur mépriſer ſon Rival.

L'Amant tendre, poltron, toujours en ſentinelle,
Qui craint tous ſes Rivaux, mérite un ſort heureux.
L'Amant ne craignant rien, en fou préſomptueux,
Mérite de trouver ſa Maîtreſſe infidelle.
Quel doit être le ſort de vos Maris jaloux,
Belles, qui penſez bien? On s'en rapporte à vous.

Du cœur de son Amant l'Amante non jalouse,
Semble être une Novice, un innocent Enfant,
Qui connoît mal le Monde, & croit toujours constant,
Le perfide Imposteur, qu'en rêvant elle épouse;
Le Tendron dort en paix, sur des sermens trompeurs:
O qu'il seroit jaloux, s'il connoissoit nos mœurs!

Au-contraire, une Epouse & jalouse & peureuse,
Nous semble s'accuser de quelque grand défaut.
Elle annonce au Public, non pas ce qu'elle vaut,
Mais ce qu'elle doit craindre, en Femme malheureuse.
Elle a tort: sur la foi d'un maintien sage & doux,
Toujours Femme de bien se fie à son Epoux.

La Belle, non jalouſe, eſt donc la Belle aimable,
Dont le bon cœur mérite un amour éternel.
Périſſe qui la trompe, en traître criminel!
Et vive, cependant, la Jalouſe adorable!
Mais vous, Femmes d'humeur à craindre, à critiquer,
N'avez-vous rien à perdre? Oſez vous expliquer.

HERACLITE

JUSTIFIÉ A

MONSIEUR G... M.

ON auroit tort de s'étonner
Des ris moqueurs de *Démocrite.*
On auroit tort de condamner
Les pleurs éternels d'*Héraclite.*

Ce Sage, qu'on doit admirer,
Eut le cœur tendre, eut l'ame belle:
Pouvoit-il ceſſer de pleurer,
Pleurant une Amante infidelle?

REME-

REMEDE
CONTRE LE
DEGOUT DE LA VIE.
A FRERE O....

CONtre les horreurs de la Vie,
Senèque Philoſophe, ou plutôt Eſprit-fort,
Recommande aux Poltrons de ſa Secte impolie,
Le Bénéfice de la Mort (*).
Aimable Frère! à ce remède,
Que tout homme connoît, que tout homme poſſède,
On peut aiſément recourir.
Mais le Chrétien, ou le vrai Sage,
Doit

(*) *Senèque* recommanda aux gens malheureux le Bénéfice

Doit ſe munir du grand courage
De reſpirer & de ſouffrir.
Qui ne craint pas la Mort, n'aime point ſa Maîtreſſe,
Dit un Aphoriſme amoureux:
Et j'oſe conſeiller, à qui veut être heureux (*),
De fourrer en ſon cœur un bon grain de tendreſſe;
Sans ce ſoutien, l'Homme-Animal,
S'il ne devient féroce, au-moins devient brutal.
Ne parlons point du *Suicide*;
En notre Siècle ſi poli,
Par-tout il eſt preſque aboli;
Mais l'Eſprit, le plus intrépide,
Souvent

ce de la Mort; & pour mourir, il attendit lui-même les ordres de NERON, ſon Elève.

(*) Un Père de l'Egliſe, n'importe qui, a dit: quand on aime, on ne ſouffre point; ou ſi l'on ſouffre, ces ſouffrances ſont bien agréables. *Ubi amatur, non laboratur; aut ſi laboratur, labor amatur.*

Souvent, a peine à réſiſter,
Au déſir violent de ne plus exiſter.
Boëce en vers, *Boëce* en proſe,
Cherche envain à nous conſoler,
Quand l'Ame voudroit s'envoler,
Les beaux diſcours ſont peu de choſe.
J'appris, en ſortant du berceau,
Que ſouvent le cercueil fut l'azyle du Lâche,
Et qu'il n'eſt pas permis que le Brave ſe cache,
Pour ne plus rien ſouffrir, dans le creux d'un tombeau.
Et j'ai vu des Soldats, j'ai vu des Philoſophes,
Succomber en leurs cataſtrophes;

Ils

Ils ſavoient, vantant les Vertus,
En *Brutus* raiſonner, & mourir en *Brutus* (*).
Je tire, grace au Ciel, de ma philoſophie,
Et non de mon tempérament,
Le bienheureux ſecret de braver hardiment
Toutes les frayeurs de la Vie.
Parmi mille raiſons de mourir chaque jour,
Un Etre me fait vivre: & quel Etre? l'Amour.
Je vis pour ceux que j'aime; &, c'eſt avec juſtice,
Que j'oſe de ma mort leur faire un ſacrifice.
Pilote d'un Vaiſſeau, que je dois gouverner,
Et qui ſeroit perdu ſur l'heure,
Si je ſavois l'abandonner.
Il convient que je vogue, & non pas que je meure.

A

(*) *Brutus* écrivit contre *Caton d'Utique* un beau Traité moral, dans lequel il condamna fort le parti affreux de ſe tuer ſoi-même; & *Brutus* ſe tua lui-même.

A ce Vaiſſeau fragile, qui ne doit point périr,
J'immole, en bon Marin, la douceur de dormir;
Que *Neptune* en fureur à ſon gré me balotte,
Je tiens mon gouvernail en valeureux Pilote.
C'eſt peu pour tout Homme de cœur,
De tenir bonne contenance:
A la divine Providence,
Il faut qu'il ſache faire honneur.
Et que m'importe alors que le vent me déſole,
J'irai plus loin qu'*Anſon*, ſans Carte, ni Bouſſole (*).
Ami, ſuis mon exemple, il doit bien t'animer.
Pour triompher du Sort, il eſt des ſtratagêmes.
Aimons & faiſons-nous aimer,
C'eſt le plus noble des Syſtêmes.

Quand

(*) Amiral *Anglois*, qui depuis peu a fait le tour du Monde. Son Voyage eſt trop connu pour en rien dire.

Quand la Mort séduisante, en Sœur du doux Sommeil,
Me présente la bière, & me dit qu'en ce coffre,
Je pourrois m'endormir, sans craindre le réveil,
Je révère la Mort, sans accepter son offre.
En me jettant entre ses bras,
En recevant des faveurs d'elle,
Chen *Louis*, ne ferois-je pas
Un Déserteur, un Infidelle?
Contre les attraits de la Mort,
Contre les dégoûts de la Vie,
Le Remède excellent, qui n'est jamais trop fort,
C'est la tendre Amitié sur la Vertu bâtie.

SUR LES

PENSÉES DIVERSES,

Ecrites à un

DOCTEUR de SORBONNE,

A l'occaſion de la Comète qui parut au mois de Décembre 1680.

Par Mr. BAYLE.

PRouver, cher *Bayle*, à des Docteurs,
Qu'il eſt des malheurs ſans Comètes,
Et des Comètes ſans malheurs (*),
C'étoit bien frauder les Poètes.

C'étoit

(*) Cet Ouvrage de *Bayle*, qui eſt entre les mains de tout le monde, ne ſauroit être trop loué. L'Auteur prouvant d'abord la vérité qu'on vient de lire, T. I. §. XLIV. p. 79 cinq. Edit. continue à prouver ſa thèſe, pour avoir occa-

C'étoit au ſanglant *Deſpréaux*,
Au *Juvenal* de ſa Patrie,
A s'armer de tous ſes pinceaux,
Contre la noire Fourberie,
Qui depuis la Création,
Tient encor ſous tribut, dans tous les coins du Monde,
La crédule Bonté, l'Ignorance profonde,
La Peur & la Dévotion.

Pour démontrer qu'une Comète,
Malgré ſa longue queue & tous ſes cheveux roux,
N'eſt qu'un Corps innocent, qui, quoique vu de nous,
N'a point l'honneur d'être Prophète:

Au

occaſion de ſe jetter ſur les autres Monſtres de la Superſtition. *Deſpréaux*, qui dans le même tems s'amuſoit à parodier *Juvenal*, auroit dû oublier les Crocodiles du *Nil*, pour tomber ſur les Crocodiles de la *Seine*. Ce ſont ceux qui ont le talent de rendre la Superſtition ridicule, qui devroient la combattre. Les Philoſophes ont tort de vouloir raiſonner avec des gens qui ne ſauroient raiſonner; la peur n'a point de jugement.

Au Siècle de Louis *le Grand*,

Il falloit tout un *Bayle*, il falloit un Système:

Ce Siècle étoit bien ignorant,

Où *Bayle* se moquoit de la *Sorbonne* même.

Ne pensons point ainsi. Ce Sage ingénieux,

Ce Défenseur de nos Comètes,

Pour son Tems superstitieux,

Composoit bien d'autres Recettes.

Nous sommes tous plus éclairés,

Nous sommes plus fins que nos Pères,

Cependant, non moins égarés,

Nous croupissons en leurs misères.

J'ai

J'ai vu tomber du haut des Cieux,
Sur le Temple d'un Saint, un coup de foudre unique:
Et j'ai vu le Religieux,
Effrayer sur ce coup la bonne République;
Et j'ai vu par ce coup, qui ne fit point de mal,
Trois mille Malheureux éviter l'Hôpital.
Nous ignorons par quel principe,
Un Souverain agit sur nous:
Et d'un éclat du Ciel, nous nous faisons un Type!
Le Tonnerre, ô Chrétiens, ne roule que pour vous!
Le Peuple encore est roi, il faut bien qu'on l'avoue:
Mais dans ce Peuple-roi reconnoît-on les Grands,
Qui, malgré leurs bons cœurs, deviennent des Tyrans,
En souffrant qu'à leurs yeux de ce Peuple on se joue.

Aimez-vous bien vos bons Sujets?

Aimez-vous bien vos intérêts?

Lâchez, Princes, lâchez, non des Edits sévères,

Non quelque Lettre de cachet,

Non quelque Ukaze, ou quelque Arrêt,

Lâchez contre Tartuffe un essaim de *Molières*,

Pour guérir l'Enfant de sa peur,

Le Philosophe a tort de prendre la férule:

Rendez cet Enfant ridicule,

Et vous lui donnerez du cœur.

Cet Enfant reprendra, sans-doute,

Ses premières frayeurs, aux moindres cris aigus,

De ceux qui bien payés, sont tous bien résolus,

De tenir leur ancienne route.

En ce cas, remontons à la ſource du mal.

Souvenons-nous de ce brave Homme (*),

Qui donnant un combat naval,

Se moqua des Devins, de leur Culte, & de *Rome*:

Quand les Poulets ſacrés ne veulent point manger,

Il faut les faire boire, afin de s'en venger.

(*) *Publius Claudius*, étant prêt à donner un combat naval, du tems de la première *Guerre Punique*, eut recours aux Devins, pour ſe ſoumettre à la coutume. Celui qui nourriſſoit les Poulets dont on tiroit les augures, pour éviter le combat, l'avertit, comme d'un très-mauvais préſage, que les Pouſſins ne vouloient pas ſeulement ſortir de leur cage pour venir manger; choſe abſolument néceſſaire au gain de la Bataille. *Claudius* fit jetter dans la Mer les Poulets ſacrés; *puiſqu'ils ne veulent pas manger*, diſoit-il, *qu'ils boivent*. *Claudius* auroit pu encore mieux faire. Voyez *Valer. Max.* L. I. c. 6.

LE SECRET DES FRANCS-MAÇONS,

REVELÉ A MADAME la Baronne de R....

A

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,

Le Trésor le plus grand, c'est l'Ami, honnête homme;

C'est la Femme d'esprit, qui, vive sans humeur,

Me laisse la raison & m'enlève le cœur.

Vous êtes, ma noble Héroïne,

Par le cœur, par l'esprit à la fois *Androgyne*;

Calisle,

Caliſte, ſous vos Loix que l'Eſclavage eſt doux!
A quelle épreuve douloureuſe,
Mettez-vous cependant l'amitié la plus vive,
Caliſte, que demandez-vous?
A vos yeux, voulez-vous que devenant parjure,
L'opprobre des Mortels, l'horreur de la Nature,
Je viole un Serment, un Serment ſolemnel,
Fait de bouche & de cœur, à la face du Ciel?
Vous exigez, vous digne Amie,
Qu'en Baſtillard je vous confie
L'heureux Secret du Franc-Maçon?
Je vous perds ſans ce ſacrifice:
Plutôt que cent fois je périſſe,
Ainſi qu'on vit périr *Samſon* (*)!

Il

(*) *Samſon*, Grand-Maître de toutes les Loges en *Judée*, eut

Il eſt pourtant ſûr, qu'à ma place,
Un *Céladon* auroit l'audace
De vous dépeindre votre tort.
Le digne Chevalier de la triſte figure,
Se ſeroit-il rendu parjure?
Aux pieds de *Dulcinde* il ſeroit tombé mort.
Envain la plus fine Chicane
Voudroit fournir obliquement,
Le ſecret de rompre un ſerment,
Sans que le Parjure ſe damne:
De tout Apôtre relâché,
J'abhorre la molle doctrine,
Je conſulte un Docteur caché,
Bon Caſuiſte, en ma poitrine.

Cet

eut le malheur, comme on ſait, de n'être pas le maître de ſa langue.

Cet Etre docte & non obſcur,
Me dit, en ſon tendre langage,
Que dans le doute, l'Homme ſage
S'arrête au parti le plus ſûr.
Conſidérez donc, ô ma Reine,
Le double écueil de mon état.
Je dois perdre mon ame, ou gagner votre haine?
Serai-je Homme de bien? ſerai-je Scélérat?
Qui délibère ainſi, déjà ſe détermine,
Pour colorer ſon cœur, il oſe raiſonner.
Sans-doute. Mais enfin, lorſque je m'achemine
A lâcher mon ſecret; c'eſt bien ſans me damner.
Je connois trop le ſort du Traître,
Pour avoir le front de trahir.

. . . . . .

. . . . . .

Caliſte

Caliſte eſt honnête homme, & *Caliſte* eſt mon Maître,

Je ſuis Maçon, d'honneur, & je dois obéir.

Qu'on ſache que *Saint-George* (*), en mon triſte équilibre,

M'apparut cette nuit, armé de cap en pié:

Victime, me dit-il, de la tendre amitié,

Parle & révèle tout; je rends ta langue libre.

Il dit, il diſparut. Excuſé, Franc-Maçon:

Caliſte vainc mon cœur; *Saint George* ma raiſon.

Vous devinez notre origine,

Vous connoiſſez nos mœurs & notre diſcipline,

Quoi-

(*) Patron de la Loge de ..... les Apparitions en ce Siècle ſont aſſez décriées, mais peut-on toujours s'en paſſer?

Quoique le Franc-Maçon semble mistérieux,

Il est *candide*, *vrai*, *libre*, *ouvert*, *simple*, *austère*!

Il n'a pour lui qu'un seul Mistère,

Et je l'immole à vos beaux yeux.

Ici mon cœur palpite, ici la main me tremble,

Je songe à mon serment, *Saint George*! ô mon Patron....

Le Beau-Sexe est un Sexe auquel rien ne ressemble,

C'est le Secret du Franc-Maçon.

Pour le bien de nos corps, pour le bien de nos ames,

Ce Secret important règle si bien nos droits,

Que nous ne bornons point le nombre de nos Femmes,

Pourvu qu'il soit impair, deux, trois, cent, mille, point à trois.

LE MECHANT CABARET.

Diverſorium Vitiorum Mundus.

SENECA.

Enéque n'eut pas tort. Le Monde eſt dans un ſens,

Un méchant Cabaret, un vrai Nid de Cicogne,

Où tantôt un Brutal, où tantôt un Yvrogne

Suffit, pour tourmenter les plus aimables gens.

O que de bruit, que de querelles,

Souvent pour un morceau de pain!

Tandis qu'on eſt toujours voiſin,

Et de maîtres Filoux, & de ſines Donzelles.

Cha-

Chacun vaquant à probité,

La Femme eſt femme honnête, & l'Homme eſt honnête homme;

Ce n'eſt par-tout que charité,

Qui vous étrangle ou vous aſſomme.

N'importe: il faut à mauvais jeu,

Encore y faire bonne mine,

Et ſe recommander à Dieu,

De peur d'être à la fin mangé par la vermine.

Ce Cabaret pourtant ſeroit bien moins mauvais,

Le ſage Voyageur y ſeroit moins à plaindre,

Si, quittant la Gargotte, il n'avoit point à craindre

Le quart-d'heure de *Rabelais*.

LES AMOURS DE CERÈS & de BACHUS.

A MADAME D'O.....

QUand la blonde *Cérès*, à l'ombre d'une treille,
Du Créateur du Vin vit la face vermeille,
Soudain elle oublia le soin de sa Moisson;
Elle ne pensa plus aux Tréfors de son Gendre;
Elle ne sentit son cœur tendre,
Que pour le Dieu de la Boisson.

Ne blâmez point, sage *Henriette*,
Un feu si prompt, un feu si vif.
L'Amour est bientôt décisif,
Quand *Bacbus* fait une conquête.
Cérès, de ce Dieu si charmant,
S'éprit au point, que pour sa gloire,
Il faut glisser sur cette histoire;
Je dis tout, quand je dis qu'elle en fit son amant.

Silène, qui trembloit pour le crû de la Vigne,
Condamnoit non à tort ce commerce amoureux.
Il osoit le trouver de son Elève indigne,
Il parloit sur le ton des Vieillards cathérreux.
Ne connoissant que la crapule,
Silène médisoit, en s'enivrant toujours,

Et *Bacbus*, buvant peu pour ſervir les Amours,
Devenoit en effet un Dieu tout ridicule.
Momus, qui ſe fourre par-tout,
Lâchant un torrent d'Epigrammes,
Pouſſoit le Dieu du Vin à bout,
Et déſoloit *Cérès*, par l'éloge des Femmes.
Momus, qui n'eſt pas leur Patron,
A la table des Dieux un jour fit un beau conte,
D'une Femme d'eſprit qui perdit toute honte,
Pour convertir un Biberon.

Cérès ſe reconnut ſans peine,
Touſſa pour rougir par la tour,
Et *Bacbus* bût tout d'une haleine,
Un large gobelet du Nectar le plus doux.

Cérès

Cérès comprit, Femelle habile,

Que pour éviter les discours,

Il faut donner à ses amours,

Les couleurs d'un commerce aussi noble qu'utile.

Chacun sent cette Vérité.

Mais quelle est la Divinité,

D'un tel effort toujours capable?

Jamais le Souverain des Dieux

N'eut le talent ingénieux

De fournir aux Amours un prétexte honorable:

C'est l'ouvrage du cœur, ne coutant qu'un moment,

A l'Amante qui craint de perdre son Amant.

Pour conserver *Bacbus*, la Fille de *Cybelle*

Fit ce que fait souvent la plus vile mortelle

Elle eut recours à ſes Tréſors.

De *Vulcain* apprenant un ſecret de Chymie,

Elle immola ſoudain l'eſprit d'économie,

Aux intérêts du cœur, aux intérêts du corps.

Par la force du Feu, cette Amante intrépide

Sût tirer de ſon Bled une flamme liquide,

Un jus brulant & froid, qui, pour les inteſtins,

Eſt plus fort, plus ardent, que le jus des Raiſins.

Jugez, adorable *Henriette*,

De la ſurpriſe de *Bacbus*,

Lorſque *Cérès* à ſa toilette,

Lui fit goûter un ſoir deux bons coups de ſon Jus.

Ce

Ce même soir, le vieux *Silène*,
Par quatre Satyres porté,
Bût du breuvage, à la santé
De *Cérès*, qui devint d'abord sa Souveraine.

Tous les Dieux de l'Olympe à leur table assemblés,
Bientôt firent l'essai de la Liqueur nouvelle,
Et toute la Troupe immortelle
Se déclara soudain pour le Nectar des Blés.

Jugez-en, belle *Henriette*,
Si les Amours rioient entre eux,
Si *Vénus* n'étoit point discrette,
Si *Bachus* n'étoit pas joyeux?

Momus, qui ne prend point le change,

Critiqua la Edition; & *Momus* n'eut pas tort.

Mais pour plaire à *Cérès*, *Pomone* fit d'abord

Apporter ſon Citron, apporter ſon Orange,

Et du mélange adroit des jus délicieux,

Naquit enfin le *Punch*, au goût de tous les Dieux.

Peindre la joye inconcevable

De Cérès enchantée à la Céleſte Coupe,

C'eſt de quoi je ſuis incapable.

Sachez, dit-elle aux Dieux, que qui me fait l'amour,

N'eſt pas un Amant pour ma plûme,

Mais il doit m'être néceſſaire:

Sans le Dieu des Raiſins mon char,

L'Olympe ne boiroit que ſon ſimple Nectar.

Divine

Divine O... je vous protefte,

Que cette Anecdote céleſte,
La naiſſance du *Punch*, que je chante en ce jour,
N'eſt point un Conte imaginaire.

Hélas! voudrois-je vous en faire?
Non, en bûvant du *Punch*, diſons: vive l'Amour!

L'HOMME ſans RELIGION.

Fragment d'une Epitre chagrine, écrite à un Bacha à trois Queues (*).

En 1735.

UN Mortel ſans Religion,
Eſt bien un mortel mépriſable;
C'eſt une vérité palpable,
Qu'on trouve ſans tomber dans la déviation.
Je connois cependant un Etre,
Moins digne de l'honneur de naître,
Qu'on

(*) Ce Bacha à trois queues, le feu Comte *de Bonneval*, n'a jamais été véritablement *Turc*. Il s'eſt juſtifié là-deſſus d'une façon qu'on ne rapportera point ici.

Qu'on souffre en bien des Régions.

Quel est ce Monstre? en galant-homme.

Chrétiens, faut-il que je le nomme?

C'est l'Homme à trois Religions.

MENECRATE, MEDECIN & DIEU.

PHILIPPE, MEDECIN & ROI.

Que les Maîtres ſouverains
Seroient d'habiles Médecins,
Qu'ils feroient d'étonnantes cures,
S'ils s'abaiſſoient à cet emploi!
Faudra-t-il en donner les preuves les plus ſûres?
Corſes! nommez-moi votre Roi.
Sans Quinquina, ſans Antimoine,
PHILIPPE, Roi de *Macédoine*,

Plus

Plus grand Roi que ſon Fils ALEXANDRE *le Grand*,
Sût délivrer du mal de tête
Son propre Médecin, le fameux *Ménécrate*,
Qui du-moins étoit fou, s'il n'étoit pas ſavant.
A la Cour, où l'Orgueil tourne tant de cervelles,
Ménécrate, adoré par les Grands, par les Belles,
Faute d'amis prudens & d'ennemis jaloux,
De Médecin du Roi devint le Roi des Foux.
Se croyant *Jupiter*, ſous ce ſuperbe Titre (*),
Il honore ſon Roi d'une divine Epître;
Et

(*) C'eſt *Elien*, qui Liv. 12. Ch. 51. rapporte cette hiſtoire ſingulière, & certainement elle fait honneur à PHILIPPE de *Macédoine*. Son Médecin *Ménécrate* ſe croyant réellement *Jupiter*, écrivit au Roi une Lettre en ces termes: *Ménécrate-Jupiter à* PHILIPPE *ſalut!* Le Roi lui répondit: PHILIPPE *à Ménécrate ſanté & bon ſens!* Pour guérir ce Médecin, le Roi s'aviſa effectivement du ſtratagême, de rendre lui-même avec toute ſa Cour, les honneurs divins à ce Viſionnaire. Il le convainquit de ſa Divinité, & trouva le moyen de l'en dégoûter de même. Après cette avanture ſi publi-

Et le Roi, répondant avec bénignité,

Souhaitte à *Ménécrate* & bon-ſens & ſanté!

Le Monarque fait plus: pour purger cette tête,

Il donne une ſuperbe Fête,

Où toute ſa brillante Cour

Se livre au cher *Comus*, ſe livre au tendre Amour.

A part en Dieu ſervi, *Jupiter-Ménécrate*,

Ou *Ménécrate-Jupiter*,

Comblé d'honneurs divins, ſent de les mériter;

Il entre en des tranſports; ſon ame ſe dilate;

Son cœur treſſaillit d'aiſe; & chacun en ſes yeux,

Lit comment il ſe croit le Souverain des Dieux.

Sa

pitrique, conçoit-on l'extravagance d'ALEXANDRE *le Grand*, aſpirant à l'honneur d'être Fils de *Jupiter*? *Clitus*, ſouvent épris de vin, & *Calliſthène*, toujours épris de Philoſophie, n'eurent apparemment point la mémoire la plus heureuſe.

Sa table cependant ne ſe trouvant ſervie
Que de parfums & que d'encens,
Tandis que la Cour en bon-ſens,
Profitant du Banquet, excite ſon envie:
Ménécrate, vaincu par la ſoif, par la faim,
Se laſſe d'être Dieu, redevient Médecin.

Je ne propoſe point aux Maîtres de la Terre,
De guérir leurs Foux orgueilleux:
Tout *Jupiter* perd ſon tonnerre,
Dès qu'il ſe ſent néceſſiteux.
Mais nous avons de grands Génies,
Qui, par humilité ſouffrant des maladies,
En proye aux plus cuiſans chagrins,
Mériteroient d'avoir des Rois pour Médecins.

Nous possédons d'aimables Hommes,
Connus pour tels, & sans égaux,
Qui, devant briller dans les Cœurs,
S'imaginent chez eux de n'être que des Gnômes.
Que ne puis-je guérir ces Malades soudain!
N'y songerez-vous point, Dieux! qu'elles connoissiez!

LES

LES CLOPORTES.

L'Art de louer ſes Ennemis,
Eſt un art qui nâquit, ô Monde, en ton enfance;
Nous le cultivons fort, nous avons eſpérance,
Qu'à nos derniers Neveux cet art ſera transmis.
Quand le Renard, d'un ton cauſtique,
Vante au Lion la peau des Loups:
Quand au Sultan SELIM (*), un Fourbe politique
Vante les vins de *Chypre*, & ſi ſains & ſi doux:
J'ai

(*) SELIM II. Fils & Succeſſeur de SOLIMAN, n'enleva l'Ile de *Chypre* aux *Vénitiens*, que parce qu'un Renegat lui avoit loué extrêmement le vin de ce Royaume.

J'ai dans la Fable & dans l'Hiſtoire,
Sur quoi rêver en vieux Rêveur,
Quand, vous mes grands Amis, aimables Gens d'honneur,
Quand, ſur un ton de Cour, vous chantez à ma gloire.

Souffrez que je chante en ces vers,
Un Empirique adroit, riche, & bon économe,
Mais ſi juſte Amateur de tous les Vins divers,
Qu'il étoit, par ſa cave, en effet ſavant homme.
C'étoit, pour ſes Amis, un Charlatan divin,
Il bûvoit avec eux à portions égales,
Non de l'Eau de goudron, non des Eaux minérales,
Mais d'excellent *Bourgogne* & de vieux vin de *Rhin*;

Tandis

Tandis qu'au reſte des Malades,
Il vendoit, loin de lui, les Drogues les plus fades.
Un jour, qu'il viſita ſes Tonneaux favoris,
Pour redonner la vie à des bouteilles mortes,
O Ciel! il découvrit un eſſaim de Cloportes,
Et pâlit à l'aſpect de tant d'Inſectes gris.
Ainſi qu'un vieux Hobreau, qui trouve, en tems de guerre,
Un Corps d'Infanterie établi ſur ſa Terre,
D'abord ſaiſi d'effroi, reſte ſans mouvement,
Et croit ſes Biens perdus juſques au fondement:
De même épouvanté, tremblant pour ſes futailles,
Le *Potateur* déteſte, en ſes ſaintes murailles,
Ces *Polypes* actifs, ces Vers qui, nuit & jour,
Ne ceſſent de manger & de faire l'amour.

Exterminer par l'eau ce Peuple *Xylophage*,
C'eût été le parti que j'euſſe pris ſoudain;
Mais l'Empirique étoit un Sage,
Du Monde il connoiſſoit le train.
Il ſavoit comment l'Homme habile,
Sur les moyens peu ſcrupuleux,
Se défait aiſément d'un Ennemi fâcheux,
Et tire de ce coup un honneur non ſtérile.
Le Traître, dès le lendemain,
Fit du pauvre Cloporte un éloge funeſte,
„ C'eſt, dit le Charlatan, un *Polype* Céleſte,
„ Contre vingt maux divers remède ſouverain.
„ J'ai triomphé par lui de bien de maladies,
„ Par lui tout eſtomac ſe laiſſe nettoyer;

„ Mais

„ Mais ſurtout dans les Ophthalmies,

„ On ne ſauroit trop l'employer."

Quiconque abreuve bien, aiſément perſuade.

Les Bûveurs convaincus, Echos obéiſſans,

S'eſtimoient obligés d'exhorter tout Malade

A dévorer comme eux des Vers ſi bienfaiſans.

L'Empirique honoré vendoit en homme grave

Ses ennemis pulvériſés,

Et des écus, tirés des Hôtes de ſa cave,

Il la faiſoit remplir des Vins les plus priſés.

Je crains que dans la *Chine* à la fin quelque Traître,

En louant les *Chrétiens*, n'apprenne à l'Empereur,

Que pour conſerver ſa vigueur,

Il faut manger par jour une langue de Prêtre.

LE SECRET DE L'EGLISE AUX BELLES.

BElles! ſi vous voulez m'en croire,
Maltraitez vos Amans, maltraitez vos Amis;
Mais reſpectez tous ceux, qui n'ayant rien promis,
En ſimples Spectateurs poſſèdent votre hiſtoire.
Quand vos Amis & vos Amans
Seront muëts ſur vos Romans,
Craignez

Craignez l'Obſervateur, qui toujours téméraire,
Qui ſouvent envieux, ſouvent même jaloux,
Dès qu'il ſe ſent en droit de ſe plaindre de vous,
Sur le tendre Journal répand un commentaire,
Si notre Sexe eſt généreux,
Pourtant il ne veut point qu'à tort on l'effarouche:
Tel fit d'un ſecret onéreux,
Par dépit une fauſſe-couche,
Qui, s'il n'eût point été chagriné ſans raiſon,
Se feroit ſû ſans doute, ainſi qu'un Franc-Maçon.
Je blâme quiconque ſe venge,
Mais dans le déſeſpoir, la langue nous démange,

Belles! je vous en avertis;
Si vous ne voulez point m'en croire,
Tant pis pour vous, Belles! tant pis;
Jettez du-moins les yeux sur la suivante Histoire.
Certain aimable Abbé, *François* de nation,
Et joueur de profession,
Jouoit toujours des jeux à perdre la chemise.
Un jour ayant perdu beaucoup,
Il fit un gros serment, qu'au premier mauvais coup,
Il trahiroit soudain le secret de l'Eglise.
Il arriva ce coup affreux,
Et l'on somma d'abord le Joueur malheureux,

De

De tenir ſa parole, en homme de mémoire.

Ouida, dit-il, je le ferai;

Sachez, Amis, qu'il n'eſt pas vrai,

Que nous ayons un Purgatoire.

INSOLENCE DE MERCURE.

QUe le Dieu des Marchands fait ſe rendre odieux,
Quand ſur le ton [illegible] l'éloquence s'exerce,
Et voudroit forcer tous les Dieux
A faire fleurir ſon commerce!
Mercure contre *Mars* déclame avec raiſon,
Le Dieu des combats, c'eſt ſa bête;
Et *Neptune* devroit tenir dans la priſon
Le Vent, auteur d'une tempête.

De

De la bonne *Cérès* & du joyeux *Bacchus*,
Mercure peut beaucoup prétendre,
A tout ſecours il doit s'attendre,
Mais qu'il n'exige rien de plus.
Il ne faut pas qu'il s'imagine,
Que les Mondes roulans ne roulent que pour lui.
Du luxe des Mondains, s'il ſe fait une Mine,
Il faut que les Vertus deviennent ſon appui
Cependant un beau jour, en ſtile de boutique,
Il inſulta *Minerve* à la table des Dieux:
Il ſut lui reprocher, qu'elle aime beaucoup mieux
Le Fou qui fait des vers, que l'Homme qui fabrique.

Au-

Au-lieu de façonner de nouveaux Tiſſerands,

Minerve s'adonne à l'étude,

Elle ne fait, dit-il, la Savante & la Prude,

Que pour acquérir des pédans.

Sur quoi *Mercure* encor, pour mieux ſe faire croire,

Rapporta tout du long l'inconcevable hiſtoire

D'un jeune & riche *Anglois* au Commerce attaché (*),

Qui pour ſon coup d'eſſai, dans la *Tyr Britannique*,

Par *Minerve* étant débauché,

Chanta LEONIDAS, tout un Poëme Epique.

Mi-

(*) Mr. *Glover*, jeune-homme de vingt-cinq ans, engagé dans le Commerce, ſans y perdre l'amour de l'Etude, débuta tout d'un coup, ſur le *Parnaſſe Anglois*, par un *Poëme Epique*, en neuf Chants, & en vers non rimés, intitulé *Léonidas*. Le trait parut des plus hardis, mais la ſurpriſe fut d'abord ſuivie d'une admiration univerſelle. On trouve que par la clarté & par l'égalité du ſtile, *Glover* l'emporte ſur *Milton* même. J'oſe ajoûter que les *Comparaiſons* qu'on rencontre, peut-être un peu trop ſouvent, dans ce beau Poëme, ſont admirables & nullement empruntées. Pour montrer que *Mercure* n'eut pas tort d'imputer ce Phénomène à *Minerve* plutôt qu'à la *Muſe Epique*, citons ici un paſſage du Livre V. où *Teribazus*, jeune *Perſan*, amoureux de

Minerve ne dit rien. Pour punir un Brutal,
La Sageſſe à propos ſe ſervit du ſilence;
Mais *Néméſis* prit ſa défenſe,
Et diſcourra longtems, ſans parler pourtant mal.
Elle fit tout au mieux l'Eloge du Négoce,
En cenſurant au vif l'avidité féroce
D'un Dieu, n'étant que Trafiqueur,
Qui ſur le gain toujours alerte,
Se déſole à la moindre perte,
Excepté celle de l'Honneur.

Né-

de la Princeſſe ARIANA, apoſtrophe la Sageſſe en ces termes:

Can i, ô Wisdom, ſeek relief from thée,
Who doſt approve my paſſion? From the pow'r
Of Beauty only thou wouldſt guard my heart,
But here thy ſelf art charm'd, where ſoftneſs, Grace
And ev'ry Virtue dignify deſire;
Tet thus to love deſpairing is to prove,
The ſharpeſt ſorrow, which relentleſs Fate
Can from her ſtore of woes inflict on life:
But doſt not thou this moment warn my ſoul
To fly the fatal charmer?

Némésis remarqua, que lorſque ſans réſerve
On ſe livre au Négoce, en négligeant *Minerve*,
Un Eſprit d'intérêt s'empare enfin de tout;
Bannit le vrai Savoir, écarte le Bon-goût;
Et, chaſſant l'Equité, la Vertu la plus rare,
D'un Peuple tout marchand fait un Peuple barbare.

Mercure voulut répliquer;
Mais *Thémis* ſur le champ lui dit d'un ton ſévère:
Quand juſques dans mon Temple on oſe trafiquer,
Mercure! taiſez-vous, & craignez ma colère.

NABU.

NABUCODONOSOR.

NABUCODONOSOR..... Lecteur! de grace excuſe

Un nom ſi dur, ſi long, qu'il fait bâiller ma Muſe.

NABUCODONOSOR, de NABOPOLASSAR

Le Fils & l'Héritier, le Roi de *Babylone*,

Malgré la Majeſté du Trône,

En Forçat dans ſon lit ſouffroit du cochemar.

Les ſonges les plus effroyables

Tourmentoient chaque nuit le Rêveur couronné,

Et de tous ſes Devins, *Caldéens* innombrables,

Nul n'étoit aſſez rafiné,

Pour

(*) On ſait par le Prophète *Daniel*, que le Royaume de *Babylone* fourmilloit de Devins, de Magiciens, d'Aſtrologues

Pour pouvoir deviner au juſte
Les rêves de ce Prince auguſte.
Il les condamna tous à mort,
Et le Monarque n'eut pas tort;
A la Cour ſuffit-il que l'on paye de mine?
Quand on ſe dit Devin, il faut que l'on devine.

La Bible nous apprend, comment il plût au Ciel
D'éclairer toujours *Daniel*.

Da-

gues & d'Enchanteurs: le mot de *Caldéens* ſeul comprenoit toutes ces manières différentes de Devinations, & ce fut de ces *Caldéens*, que le Roi vouloit ſavoir l'explication de tous ſes ſonges & ſes rêves. Quelques Théologiens, Commentateurs de *Daniel*, condamnent le Monarque d'avoir prétendu que ſes Devins euſſent le talent de deviner ſes ſonges & ſes rêves: le Roi, *diſent-ils*, auroit dû ſe contenter de l'interprétation des ſonges. J'oſe avancer que ces Savans ont tort. Il n'eſt point de Femmelette, pour peu qu'elle ſoit ſur le retour, qui n'explique admirablement bien le ſonge le plus extraordinaire. Mais en certaines Cours, cette ſcience ne ſuffit point: il faut ſavoir deviner tous les ſonges du Maître, & les expliquer ſur le champ.

Daniel devinoit les ſonges en Prophète,
Et tel les expliquoit encor:
Au Roi NABUCODONOSOR,
Il prédit qu'il deviendroit bête;
Que, banni des Humains, *le Roi pendant ſept ans,*
Paîtroit, comme un Taureau, les herbes dans les champs.

Hélas! je ne ſuis qu'un atôme:
Pourtant, ſi quelque Magicien
M'annonçoit qu'un beau jour je deviendrois un chien,
Je lui ferois ſentir, que je ſuis Gentilhomme.
J'avoue ici de bonne foi,
Que j'aurois voulu voir la grimace du Roi,
Et les contorſions des Courtiſans du Prince.
Daniel, Gouverneur de toute la Province,

Et connu pour Prophète, instruit de l'avenir,
Ne laissoit pas l'espoir qu'il auroit pu mentir.
S'attendre cependant à la métamorphose,
C'étoit beaucoup risquer pour tout Homme de Cour (*).
Et que disoient la Reine & ses Dames-d'Atour?
Je pense que chacun tenoit sa bouche close.

En son Palais Royal, au bout de douze mois,
Le Roi se promenant & vantant *Babylone*,
Du Ciel entendit une voix,
Qui l'appellant de nom, lui ravit la Couronne.

Le

(*) Pour engager à rêver on conjure les Politiques de se figurer d'être à la place des Gens de la Cour *Babylonienne*. Qu'auroient-ils fait? Traiter d'imposteur *Daniel*, le Gouverneur de la Province, *Daniel*, reconnu pour Prophète par le Roi même? Cette impudence eût été ridicule & dangereuse, le Roi ne prenant point le parti de l'incrédulité. S'attendre cependant à la prochaine métamorphose, & consoler

Le Roi perdit le ſens ſoudain.

Son Fils & ſon Peuple inhumain (*),

Comme une bête, le chaſſèrent.

Son corps, qui n'avoit plus que les Cieux pour ſes toits,

Reçut des plumes d'Aigle, & les ongles des doigts

En griffes d'Oiſeaux ſe changérent:

Nabucodonoſor, ainſi *pendant ſept ans*,

Ne *mangeoit*, tel qu'un Bœuf, que *les herbes des Champs*

Un

ſoler le Monarque ſur ſa diſgrace future, quelle horrible réſolution ! *Baltaſar Gracian*, &, à ſon défaut, *Amelot de la Houſſaye*, auroit dû *réver* ſur le parti à prendre dans une ſituation ſi épineuſe pour des Gens de Cour.

(*) Cette inhumanité du Fils & du Peuple a toujours fait de la peine aux Commentateurs de *Daniel*. Le ſavant Mr. *Martin*, Miniſtre de l'Egliſe *Wallonne* à *Utrecht*, avoue dans ſon Commentaire, qu'on a de la peine à comprendre que ce Roi, qui ſe crut avoir été changé en bête, fût abandonné de tous ſes Sujets & de ſon propre Fils, comme une bête, &c. Il ſemble pourtant que tout cela ſe comprend. L'évènement, juſtifiant le Prophète, jette une telle terreur ſur tous les eſprits, que perſonne n'eut le courage de s'oppoſer à l'accompliſſement entier de la prédiction. *Daniel* ayant prononcé la ſentence, on n'eut garde d'en empêcher l'exécution, de crainte de devenir compagnon de ce Prince infortuné. On l'abandonna de cette façon; la terreur répandue rendit inhumain tout le Peuple; & c'eſt de quoi il ne faut point s'étonner.

Un *Chrétien* riche & vieux, ayant lu dans la BIBLE,
Non ſans compoſction, cette hiſtoire terrible,
S'écria, juſte Ciel! pour me faire un Tréſor,
Ne ſerai-je jamais *Nabucodonoſor*?

PROJETS STOÏQUES.

Non quia difficilia ſunt, non audemus; ſed quia non audemus, difficilia ſunt.

SENEC. *Epiſt.* 104.

RENonçons à l'orgueil de ſonder les Abîmes,
Renonçons à l'honneur de meſurer les Cieux;
Laiſſons tous ces travaux à nos Eſprits ſublimes,
Nés pour être éclairés, ſans-doute ils ſont heureux:

Ignorons, ſans rougir, l'eſſence de notre Ame,
Puiſqu'elle eſt immortelle, on la connoît aſſez.
Pourvu que ſon Auteur tôt ou tard la reclame,
Ne ſoyons point pour elle à tort embaraſſés.

Orner trop ſon eſprit, c'eſt l'enlaidir peut-être :
Plus il eſt délicat, moins on doit l'offuſquer.
Le choix des ornemens au vrai le fait connoître :
L'excès, qui l'enrichit, ne ſert qu'à le maſquer.

Je dois apprendre un Art ; c'eſt l'Art le plus pénible,
Que l'Homme, quel qu'il ſoit, apprend toujours trop tard.
C'eſt l'Art heureux de vivre en ſtatue inſenſible,
Muſes ! ſi vous m'aimez, enſeignez-moi cet Art.

Je poſſède déjà l'excellent artifice
D'écarter loin de moi la fauſſe Ambition.
L'Orgueil, l'Impiété, le Luxe, l'Avarice,
Sont des Monſtres bannis de ma conception.

Les

Les funeſtes Plaiſirs, ces corrupteurs des Hommes,
Ainſi que les beaux jours, pour moi ſont diſparus.
Je puis les comparer aux Spectres, aux Fantômes,
Ils ne reviennent point, quand on ne les craint plus.

Ainſi qu'en mon Jardin un vieux *Hercule* ignore,
Combien de belles fleurs brillent autour de lui;
Ainſi qu'il ne ſent rien pour ces Filles de *Flore*,
Je ſuis pour toi, Beau-Sexe, un *Hercule* aujourd'hui.

Je ſuis ſourd & muët autant que mon *Hercule*,
Quand le Peuple me blâme, ou qu'un grand m'applaudit.
Mais que ſuis-je en Eté, quand le Soleil me brule?
Et que ſuis-je en Hiver, quand le froid m'engourdit?

Je ſuis homme à ma honte, & dans le *Stoïciſme*
Mon cœur, mon foible cœur, eſt ſi mal affermi,
Que, ſans tout le ſecours de mon *Chriſtianiſme*,
Je ſerois ſans reſſource, à la mort d'un Ami.

Il eſt vrai, cependant, d'une ame non commune,
J'ai perdu, tel qu'un Saint, ſans rancune & ſans fiel,
Avec mon rang, mes droits, & toute ma fortune,
Un Paradis terreſtre, à la face du Ciel.

Mais quand, pour m'abîmer, j'ai vu ſur deux Familles
L'Ange Exterminateur tomber du haut des Cieux.
J'ai pleuré mes Parens, & mon Fils & mes Filles:
Ils devoient me pleurer, j'ai dû pleurer ſur eux.

En

En Amant désolé qui perd une Infidèle,
Et ne perd point l'espoir de la voir revenir,
J'ai perdu ma santé. Vit-on encor sans elle?
Peut-on s'en effacer de tendre souvenir?

Puis-je en Maître absolu défendre à ma mémoire,
D'oser me rappeller ces crimes, ces forfaits,
Ces lâches trahisons, d'une Bande si noire,
Dont je suis, juste Ciel! la victime à jamais?

Oui, tout doit s'oublier. C'est à force de pertes,
Qu'on parvient au bonheur de ne plus rien souffrir.
Sous le poids terrassant des disgraces souffertes,
L'Homme doit être un mort, avant que de mourir.

Mourons ſans expirer. C'eſt-là le *Suicide*,

Que je commets, Grand Dieu! ſans craindre ton courroux.

A jamais enterré pour ce Monde perfide,

J'exiſte, Chère ... en mon cercueil pour vous.

LES OMBRES

A

Madame la Douairière de B...., née de L.....

QUand vous verſez toujours les larmes les plus tendres,
Quand je répans encor des pleurs qui me ſont doux,
Du meilleur des Humains nous arroſons les cendres,
Je pleure, quel Ami! vous pleurez, quel Epoux!

Nos

Nos larmes, illuſtre Parente,

Pourtant devroient enfin tarir.

Notre douleur doit ſe nourrir

D'une tendreſſe plus décente.

Aux manes du cher B.... ne donnons plus de pleurs,

Mais portons-leur toujours l'élite de nos fleurs.

Voulons-nous rendre ſa mémoire

Sacrée à la Poſtérité ?

Chargeons l'auſtère vérité

Du ſoin de toute ſon hiſtoire.

Je l'ai vu naître ; & je l'ai vu,

Noble *Orphelin* en ſon enfance,

Et faire honneur à ſa naiſſance,

Et rendre hommage à la vertu.

Il fit en ſa verte jeuneſſe,
Du préjugé toujours vainqueur,
De ſon eſprit & de ſon cœur,
Deux vrais Hérauts de ſa nobleſſe.

J'ai vu l'aimable B. . . . aux Etudes voué;
Malgré ſon opulence & malgré le bel âge,
Former ſon noble cœur ſur le ſentier du Sage,
Et former dans les Cours ſon eſprit enjoué.

Ne fut-il point, Vertus! votre Avocat ſincère?
Vice! ne fut-il point ton fier perſécuteur?
Oſez me démentir, ſi je ſuis le flatteur,
Ou l'ami prévenu d'une Ombre qui m'eſt chère.

Comp-

Comptez, Vertus, comptez ſes bienfaits & ſes jours,
Vous pleurerez, Vertus! en lui rendant juſtice.
Inſenſible à ſes maux, il ſouffroit un ſupplice,
En voyant le Prochain ſouffrir ſans ſon ſecours.

Le Ciel eſt juſte. Il récompenſe,
Même en ce Monde corrompu.
Par un coup de la Providence,
Au gré de nos ſouhaits, j'ai vu
Mon jeune Sage, cher *Pylade*,
Sentir enfin ſon cœur malade;
Et plein des tranſports les plus doux,
Porter ce cœur, en cette aſſiette,
Aux pieds de ſa chère *Henriette*,
En digne Amant, en digne Epoux.

Le

Le jour qu'il prit, Hymen, ta chaîne,
Fut le premier de ſes beaux jours.
Si la Sageſſe Souveraine
En ſut borner ſitôt le cours:
Sage *Henriette*, en votre hiſtoire,
Rien ne peut borner votre gloire;
Aimez les Decrets éternels.
Vantez-vous, *Chrétienne* intrépide,
D'avoir fait le bonheur ſolide,
Du plus ſolide des Mortels.

Vantez-vous d'être Mère heureuſe.
Songez que tous ces Rejettons,
De votre Tige vertueuſe,
Sont du Ciel même autant de dons.

Des

Des dons de la Bonté Divine,

Qui déjà de leur origine,

Les rend ſi dignes ſous vos mains.

Embraſſez, généreuſe Mère,

Ce Fils aîné, portrait du Père

Exemple pour tous les Humains.

La Piété, l'Amour & la Reconnoiſſance

De l'Ami, qui n'eſt plus, me rendent la préſence.

Son Ombre eſt chez les Morts, mais il parle à mon cœur.

S'il entendit vivant, la voix de ma douleur,

S'il ſut vers moi voler, Amitié, ſur tes aîles,

Pour mêler à mes pleurs les larmes les plus belles,

Lorſ-

Lorſque la Mort me prit l'aîné de mes Enfans (*),
L'Objet de tant de ſoins, Philoſophe à vingt ans;
Mon Ami, qui n'eſt plus, revient encor de-même
Retourne avec mon Fils, qui l'adore, & qu'il aime,
Tous deux, comme ils vivoient, unis chez les Élus,
Viennent me conſoler de ce qu'ils ne ſont plus.

(*) Voyez Larmes paternelles ſur le Tombeau d'un Fils, p. 5. de ce Volume.

ESPECE d'ODE CHAGRINE A MA MUSE.

VOus êtes Femme, vous ma Muſe!
Soit dit ſans vous injurier.
Quand je déſire qu'on m'amuſe,
Belle! après vous j'ai beau crier,
Vous avez toujours quelque excuſe,
Afin de me contrarier.

Quand

Quand tel qu'un ſombre Anachorète,
Empriſonné par ſon deſtin,
Je vis, ou plutôt je végète,
Sans Livres & ſans Clavecin,
Vous m'abandonnez en Coquette,
Aux ſyllogiſmes du chagrin.

Faut-il qu'à la prompte Chicane,
J'immole deux mains de papier?
Avant que mon corps diaphane,
Paſſe du lit à l'encrier,
Vous vous levez avec *Diane*,
Pour me dégoûter du métier.

Ainſi qu'une Pymbêche altière,
Tourmente un grave Rapporteur ;
Ainſi que la vieille Uſurière
Confond l'infortuné Joueur :
Vous me demandez en Mégère,
Tous les vers que j'ai ſur le cœur.

Je dois contre un Contrat infame,
Faire aujourd'hui valoir mes droits,
En prouvant, qu'un Vieillard bigame,
Aveugle & mourant à la fois,
S'il fut la dupe d'une Femme,
N'eſt pas la dupe de nos Loix.

Je quitte cependant *Bartole*,
Balde, *Cujas* & *Zafius*,
Cachetan, *Corus*, *Urcéole*,
Et l'Eminence de *Tuſchus*,
Pour aller chez vous à l'Ecole,
Rêver ainſi que *Vadius*.

Je vous pardonnerois ſans peine,
O Muſe! cette trahiſon,
Si je bûvois dans l'*Hypocrène*,
Comme je bois en ma maiſon:
Mais tous les beaux fruits de ma veine
Sentent la ſoif, non la boiſſon.